

LECTURES

Nouvelle série — Vol. 6 — No 8

Montréal

SOMMAIRE

La nouvelle législation des bibliothèques p. 226

*

Alfred Desrochers p. 228

*

« *Mémoires: ma vie privée* » de T.-D. Bouchard p. 231

*

« *Liturgie et contemplation* » de J. et R. Maritain p. 232

*

« *Le péché* » p. 234

*

Notices bibliographiques p. 236

*

Cote morale des nouveautés en librairie p. 247

*

« *Dialogues des Carmélites* », opéra de F. Poulenc p. 248

*

Le courrier des lecteurs .. p. 251

*

Faits et commentaires .. p. 252

*

« *Travail et loisir* » de J. Maritain p. 256



Une scène des Dialogues des Carmélites (Photo André Le Coz
(voir à la page 248)

AVRIL 1960

La nouvelle législation sur les bibliothèques

Il y a quelques mois déjà, les bibliothèques de la Province voyaient s'ouvrir devant elles une ère de progrès sans précédent. Deux nouvelles lois, adoptées par la législature provinciale, allaient susciter des efforts concertés, organisés et efficaces pour doter les différents secteurs de notre province de bibliothèques adéquates.

Cette nouvelle législation, elle couronnait des années de patientes requêtes. Déjà, en 1942, M. Léo-Paul Desrosiers, alors conservateur de la Bibliothèque Municipale de Montréal, décrivait, dans *Relations*, le sort lamentable des bibliothèques du Québec comparé à celui des bibliothèques d'Ontario¹. En 1943, l'Association des Bibliothécaires du Québec (*Quebec Library Association*) recommandait « la formation par le Département de l'Instruction publique d'une commission permanente des bibliothèques »². Le 4 novembre 1944, l'École de Bibliothécaires de l'Université de Montréal, dans un long manifeste intitulé *Les bibliothèques dans la province de Québec. — La formule des progrès futurs*, demandait la création d'un Office provincial des bibliothèques et préconisait un plan détaillé pour en favoriser l'organisation. En 1945, *Le Devoir*³ reproduisait le texte d'une causerie où le R.P. Paul-A. Martin, c.s.c., à l'occasion de l'ouverture des cours d'été de l'École de Bibliothécaires de l'Université de Montréal, traitait longuement de la question des bibliothèques du Québec. En 1951, M. Raymond Tanghe, alors conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Montréal, publiait, dans la revue *Lectures*⁴ une série d'articles intitulés *Pour un système cohérent de bibliothèques au Canada français*⁵. En 1952, l'Association canadienne des Bibliothécaires de Langue française, de concert avec la Société canadienne d'Éducation postsecondaire, organisait cinq carrefours sur la nécessité, pour les mouvements d'éducation des adultes, de bibliothèques publiques bien organisées. À son congrès annuel de la même année, l'A.C.B.F. insistait de nouveau sur l'urgence de deux problèmes: la création de bibliothèques publiques et la création d'organisations régionales de bibliothèques. L'année suivante, en octobre 1953, les membres de l'A.C.B.F. réunis en assemblée générale, émettaient le vœu que le Conseil présentât un rapport à la commission Tremblay sur cette question de nos bibliothèques scolaires et publiques. En conséquence, en 1954, un rapport substantiel et détaillé était soumis à la Commission Tremblay demandant qu'une loi sur les bibliothèques soit adoptée par la province de Québec, qu'une commission des bibliothèques soit nommée par le gouvernement, et que cette commission s'inspire des recommandations contenues dans le manifeste de l'École de Bibliothécaires et du travail de M. Tanghe. Enfin, le 25 août 1959, un « projet de loi concernant les bibliothèques publiques » était transmis à l'honorable Yves Prévost, secrétaire de la Province. Ce projet de loi avait été élaboré, d'un côté par un comité conjoint comprenant l'A.C.B.F., l'École de Bibliothécaires de l'Université de Montréal et l'École de Bibliothécaires de l'Université de Québec, d'un autre côté par le Comité de législation de l'Association des Bibliothécaires du Québec (*Quebec Library Association*). La mise au point finale des documents fut faite par des représentants de l'A.C.B.F. et de l'A.B.Q. (Q.L.A.).

Longuement mûri par les recherches, les travaux et les réflexions de bibliophiles, d'éducateurs et de bibliothécaires, le projet allait enfin se réaliser. Lors de la dernière session, la Législature provinciale adoptait deux nouvelles lois qui permettront enfin à nos bibliothèques de s'organiser, de s'accroître et de s'enrichir d'une façon plus adéquate aux besoins de notre population: l'article no 57, inséré dans le bill no 39, est un geste de

1. *Relation*, août 1942, p. 202-205.

2. *Canada Needs Libraries*. Tiré à part du no de nov. 1944, de l'*Ontario Library Review*. Ottawa, *Canadian Library Council*, 1944. 45p. P. 21.

3. *Le Devoir*, 28 juillet, 4 et 11 août 1945.

4. *Lectures*, avril, mai et juin 1951, pp. 385, 468 et 502.

5. Ces articles devaient paraître dans une brochure portant le même titre, éditée en 1952, par les Éditions Fides.

mécène à l'égard des bibliothèques scolaires; le bill no 35 ouvre des horizons inespérés aux bibliothèques publiques.

Le texte de l'article 57 autorise les commissions scolaires à consacrer une part de leur budget pour la mise en activité ou le développement des bibliothèques dans les écoles. Pour en défrayer les frais, elles pourront compter sur le généreux appui du parlement provincial qui remboursera les trois-quarts des dépenses encourues à cet effet. Les crédits ouverts par l'administration provinciale pour payer ces frais sont de \$500,000. Si l'on compare cette somme avec les \$75,000 affectés l'an dernier aux bibliothèques scolaires, on aura une idée du chemin parcouru... Quand on songe aussi que seulement 4,877 des 7,456 écoles du département de l'Instruction publique ont actuellement une bibliothèque, à l'état plus ou moins embryonnaire, on peut supposer que de regrettables lacunes pourront bientôt être comblées.

Les bibliothèques publiques ne sont pas moins bien partagées que les bibliothèques scolaires. Elles ont fait l'objet d'un bill spécial, le bill no 35, qui leur permet d'espérer en un avenir des plus prometteurs. Dans ses grandes lignes, cette loi comporte trois innovations:

1. *La création d'une Commission des Bibliothèques du Québec.* Le rôle de cet organisme qui sera permanent, est d'étudier les problèmes relatifs à l'établissement, au maintien et au développement des bibliothèques publiques dans la Province. Il sera constitué d'un directeur des bibliothèques publiques et de six autres membres nommés pour six ans par le lieutenant-gouverneur en conseil. (On ignore encore quel sera le directeur de la dite Commission, mais les autres membres ont été désignés; ce sont: M. Louis Bisson, de Hull, président-fondateur de l'Association des bibliothèques municipales de la province; M. H.-E.-C. Avison, professeur au *McDonald College* et directeur de l'*Adult Education Service* de ce collège; Mlle Hélène Grenier, directrice des bibliothèques de la Commission des écoles catholiques de Montréal; M. Jean-Charles Bonenfant, conservateur de la bibliothèque de l'Assemblée législative; M. Pierre Matte, président de l'Association canadienne des bibliothécaires de Langue française; M. André Nadeau, secrétaire de l'Union des municipalités de la province de Québec. Nous avons tout lieu d'espérer que ces membres s'acquitteront de leur fonction avec compétence et efficacité.)
2. *La création d'un Service des Bibliothèques du Québec.* Ce Service est un organisme administratif confié à la gestion du directeur des bibliothèques publiques. Il peut s'adjoindre tout le personnel jugé nécessaire à son bon fonctionnement, c'est-à-dire à l'exécution des décisions prises par les autorités compétentes.
3. *L'établissement d'un crédit* qui sera de \$200,000 pour l'année 1960-61. Ce crédit est destiné à défrayer le coût de la mise en application de la nouvelle loi.

Nous voilà donc en face de gestes concrets et d'efforts légalement organisés pour promouvoir le développement systématique de nos bibliothèques scolaires et publiques. Nous avons tout lieu de nous en réjouir. D'abord et surtout parce que la culture d'un peuple est étroitement liée à la qualité et à la richesse des trésors que lui dispensent ses bibliothèques. Ensuite, et indirectement, parce que les écrivains et les éditeurs ne pourront que tirer parti d'un marché plus vaste offert aux ouvrages de valeur.

Aussi convient-il de féliciter les artisans de cette importante législation. Tous ceux d'abord qui l'ont appelée de leurs vœux et de leurs patients efforts. Ensuite, les législateurs qui ont favorisé l'adoption de mesures jugées nécessaires depuis si longtemps: l'Honorable Antonio Barrette, qui se plaisait récemment à déclarer que « le livre est l'ami indispensable de l'homme civilisé », l'honorable Yves Prévost, secrétaire de la Province, — le véritable père de la nouvelle loi — qui se montre toujours sympathique aux initiatives d'ordre culturel et qui est admirablement secondé dans ses importantes fonctions par son sous-secrétaire, M. Raymond Douville.

Il nous reste à souhaiter qu'une législation aussi opportune reçoive une application diligente, judicieuse et éclairée, et que les contingents de livres qui pourront désormais entrer dans nos écoles et nos bibliothèques publiques soient triés sur le volet et répondent aux exigences de l'humanisme intégral chrétien.

R. LECLERC

ALFRED DESROCHERS

Alfred Desrochers est fils de l'Estric. Il est né, le 5 octobre 1901, à Saint-Elie d'Orford, près de Sherbrooke. Issu d'une lignée de colons et de cultivateurs, il est le premier des Desrochers, établis au Canada depuis 1638, qui n'ait pas ouvert « comme eux un sol nouveau ». C'est pourquoi il écrira, dans une de ses meilleures poésies:

*Je suis un fils déchu de race surhumaine,
Race de violents, de forts, de hasardeux,
Et j'ai le mal du pays neuf que je tiens d'eux,
Quand viennent les jours gris que septembre
[ramène.*

Mais c'est d'avoir entendu la voix des aïeux que Desrochers devint poète.

De 1904 à 1907, sa famille demeura dans une paroisse qui venait d'être fondée: Manseau, dans le comté de Nicolet. A la mort de son père, le jeune Alfred émigra, en juin 1914, avec sa famille, à Manchester, ville des Etats-Unis formée en majeure partie de Canadiens français. En janvier 1905, il revint à Sherbrooke et devint commissionnaire chez divers établissements commerciaux jusqu'à l'automne de 1915, où il commença son apprentissage de mouleur de fonte à la fonderie Jenkses, de Sherbrooke.

Se croyant appelé à la vie religieuse, il entre, à l'automne de 1918, au Collège Séraphique des Pères Franciscains de Trois-Rivières, soit un an après le signataire de ces lignes. Il y fait les trois premières années du cours secondaire, c'est-à-dire les classes dites d'éléments, de syntaxe et de méthode. Il y manifeste déjà une passion pour la poésie, s'essayant lui-même à rimailier; il prend plaisir, au milieu d'amateurs de la poésie, à faire sonner les vers des Parnassiens.

Après sa sortie du collège, en 1921, il doit accomplir, pour gagner sa vie, différents métiers: « grand scieur », à la scierie Perrault, de Rock-Island, bobineur de filature, commis-quincailler, pour « échouer », en 1925, dans le journalisme. Pendant deux ans, à *La Tribune* de Sherbrooke, il remplit les fonctions de correcteur d'épreuves, de rédacteur sportif et de traducteur. En 1927, il fonde, à Coaticook, un hebdomadaire, *L'Etoile de l'Est*, dont il assume

la direction jusqu'en 1928, puis il revient à *La Tribune*, d'abord comme attaché au service de publicité, puis comme directeur, le premier janvier 1930. Il fonde la Société des Ecrivains de l'Est.

Il quitte *La Tribune*, en novembre 1942, pour entrer dans l'armée canadienne. Il en est licencié en mars 1944. Il obtient alors un poste de traducteur, au parlement d'Ottawa.

Il demeure à Montréal, depuis quelques années. Il a deux enfants: Jean-Marc et Clémence, celle-ci actrice de la télévision.

Alfred Desrochers a débuté en littérature dans la page féminine de *La Tribune*, grâce au rédacteur en chef d'alors, M. L.-P. Robidoux. Il a écrit dans ce journal environ deux cents articles souvent sous différents pseudonymes. En plus de *La Tribune* et de *L'Etoile de l'Est*, il a collaboré à divers périodiques, tels que la *Revue moderne*, *L'Action nationale*, *L'Ordre*, etc.

En 1928, il publiait *l'Offrande aux vierges folles* et, l'année suivante, *A l'ombre de l'Orford*. Ces deux recueils reçurent des applaudissements enthousiastes et causèrent presque une petite révolution dans notre landerneau poétique. D'un hommage unanime, les critiques saluèrent un grand poète.

Mgr Camille Roy acclamait ainsi la parution de *l'Offrande aux vierges folles*: « Ce cahier bleu est mince: il compte soixante pages. Mais c'est le recueil de poésie le plus considérable, le plus parfait que l'on ait publié chez nous en 1929. La poésie de M. Alfred Desrochers est de très spéciale et haute qualité. Elle est la plus ferme, la plus condensée, la plus concentrée, la plus vigoureuse, en ses formes très soignées, que nous ayons depuis longtemps chez nous rencontrée. Il y a un peu et beaucoup de l'art parnassien dans la technique de ce poète. C'est du Parnasse avec moins de recherche dans le vocabulaire, moins d'éclat dans l'image, mais avec un égal souci de faire le vers plein, précis, presque explosif sous la force latente des mots, et réaliste à force de vérité. »

Tandis que *l'Offrande aux vierges folles* montrait surtout le poète des symboles, *A l'ombre de l'Orford* présentait un Desrochers

nouveau, celui de l'observation directe. Ce second recueil parut d'abord, hors commerce, en 1929, puis en une autre édition, dans le commerce, en 1930. La critique en célébra la forte originalité, l'imagination splendide, la justesse du vocabulaire, l'art du raccourci. Certes, *A l'ombre de l'Orford* se range parmi les œuvres les mieux écrites du Canada français. L'auteur l'a produite en une période favorable à la création poétique, entre 25 et 30 ans, en une période où l'enthousiasme est comme instinctif, lié en quelque sorte à la riche activité sanguine de la jeunesse. Il est remarquable que la plupart de nos grands poètes ont produit leur œuvre principale dans la jeunesse, tels, en plus de Desrochers, Nelligan, Paul Morin, Saint-Denys Garneau... M. Robert Choquette n'a guère dépassé les promesses juvéniles. M. Alain Grandbois, qui publie encore des œuvres de qualité, est une heureuse exception.

Des prix couronnèrent le talent de M. Alfred Desrochers: en 1929, aux Jeux Floraux; en 1930, prix de l'A.C.J.C., prix de l'Action intellectuelle; en 1931, médaille du lieutenant-gouverneur de la province de Québec pour le concours de la Société des Poètes canadiens-français; en 1932, prix David de poésie, ex-æquo avec M. Robert Choquette.

En 1948, la maison Fides a reproduit, dans sa collection du Nénuphar les trente-quatre poèmes d'*A l'ombre de l'Orford*. A la suite de ces poèmes et à la place de *l'Offrande aux vierges folles*, on a publié treize nouveaux poèmes du *Cycle du village* qui sont la contrepartie naturelle des sonnets forestiers d'*A l'ombre de l'Orford*, mais sont moins pittoresques, moins spontanés, moins « inspirés » que ces derniers.

Alfred Desrochers s'estime posthume de son vivant, puisque la génération actuelle, tournée vers une autre technique et d'autres préoccupations que les siennes, semble ignorer son œuvre. Les vers libres de la poésie moderne pourront-ils se vanter d'avoir habité et enchanté autant de mémoires que l'ont fait les poèmes de Desrochers ?

Pour apprécier la poésie de celui-ci, il faut la replacer dans son milieu d'éclosion. Tout formé qu'il soit à l'école de Hugo, des Parnassiens et de Baudelaire, Desrochers s'insère cependant en pleine tradition canadienne. « Sans Fréchette et sans Choquette, disait-il, je n'aurais pu écrire ce que j'ai composé. » En Louis Fréchette, il a trouvé l'amour enthousiaste d'un grand poète à l'égard de la patrie canadienne; en Robert Choquette, le

souffle d'un romantisme moderne s'adaptant au sol canadien. De Choquette, il dira dans *Paragraphe*: « J'en ai reçu un choc comparable à celui que me procura la lecture clandestine du *Paon d'Email* de Paul Morin dans mon vieux temps de collège. »

L'art de Desrochers immortalise les richesses d'une vie individuelle et le faisceau d'aspirations de toute une génération.

Le Canadien harmonise, dans sa poésie, l'hérédité de deux races violentes: la française et l'indienne. L'ancien élève du Collège Séraphique, marqué de l'influence de saint François d'Assise, l'ancien travailleur manuel exaltera les humbles, la nature, la beauté, la « foi naïve et sans afféterie » des « gens frustes de chez nous ».

Admirateur du passé, mais également soucieux des préoccupations de son temps, il veut réaliser la devise de Joseph Chénier:

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

c'est-à-dire des vers correspondant à la mentalité des aïeux, à la tradition canadienne.

Vers 1930, le principal courant littéraire du Canada français était la littérature de terroir. Mais Desrochers a renouvelé la poésie régionaliste, qui était faite plus de mots que de réalité, en lui insufflant une inspiration d'air frais, un lyrisme très humain, une touche d'étonnante vérité. Sa poésie sera lyrique et descriptive.

Notre auteur est un *régionaliste sincère et réaliste*. De tous nos poètes qui ont puisé leur inspiration dans le terroir, il est le plus puissant. C'est un *romantique discret* qui traduit ses impressions par le coloris. C'est un *parnassien vigoureux* qui poursuit la beauté dans le travail de la forme. Avant lui, seul Paul Morin avait produit une facture de vers aussi parfaite.

Le poète fait appel aux ressources de la peinture et de la musique. Il s'affirme un *coloriste*, caractérisé par le goût du pittoresque et la recherche de la nuance exacte; un *dessinateur*, au trait sobre, au souci de la ligne pure; un *musicien*, au rythme viril, à une telle sonorité de vocables qu'elle crée tout un climat et va parfois jusqu'à l'harmonie imitative:

Au toc-toc d'un pivert picotant un chicot.

Les sonnets d'*A l'ombre de l'Orford* sur la vie canadienne sont sans doute les plus parfaits de nos lettres: ils harmonisent, en un prodige assez rare chez nous, le réalisme (un réalisme rude) et une véritable inspiration poétique; ils

se distinguent ainsi de la tendance idéaliste d'un Pamphile Le May. « Ils sonnent dans l'éclat du mot populaire, de l'anglicisme expressif et technique, du terme juste et choisi. » (Carmel Brouillard) On les a rapprochés de ceux de José de Hérédia et ils soutiennent fort élégamment le rapprochement.

L'Hymne au vent du nord est un des sommets de la poésie canadienne; on l'a regardé même comme un chef-d'œuvre. *Je suis un fils déchu*, *Soir d'été* et *Prière* sont des poèmes de haute inspiration.

En plus des poèmes réunis dans *Offrande aux vierges folles* et *A l'ombre de l'Orford*, Desrochers a publié dans divers périodiques des poèmes qu'il n'a pas encore jugé à propos de recueillir dans un volume.

Le 9 février 1960, au réseau français de Radio-Canada, dans la série *Temps présent*, l'Office national du film a présenté un documentaire sur Alfred Desrochers qui reste, disait-on, l'un des poètes canadiens les plus actuels, puisque la grande poésie ne date pas. Le poète a fait quelques considérations sur son expérience personnelle et sur les conditions de la vie littéraire au Canada français.

L'explication de « l'éclipse » d'Alfred Desrochers, chez la génération montante, pourrait bien se trouver dans ces réflexions de l'un de ses maîtres en poésie: « Notre époque, disait Baudelaire, est aussi féconde que les anciennes en motifs sublimes... Puisque tous les siècles et tous les peuples ont eu leur beauté, nous avons inévitablement la nôtre... Toutes les beautés contiennent, comme tous les phénomènes possibles, quelque chose d'éternel et quelque chose de transitoire, d'absolu et de particulier... » La beauté de la poésie de Desrochers a certes un élément transitoire, d'autant plus que de nouvelles conceptions de la vie ou de l'art peuvent modifier l'un des premiers caractères du beau en art qui est de provoquer l'étonnement; toutefois, la poésie de l'auteur d'*A l'ombre de l'Orford* contient, je crois, une valeur qui dépasse une génération.

« Les livres canadiens ne sont lus que par ceux qui en font ou se proposent d'en faire. » Cette boutade d'un de ses amis fut la raison d'être d'un livre de critique littéraire de Desrochers: *Paragraphes*. — *Interviews littéraires*. L'auteur s'aventure dans une forme de critique à laquelle il applique les méthodes du reportage. En journaliste, il interroge une dizaine d'ouvrages canadiens. C'est une sorte d'interview par l'ouvrage lui-même. « Je laisse, dit l'auteur, le livre dire tout le bien qu'il pense de lui-même et je rapporte aussi les aveux qu'il fait, laissant au lecteur — si j'en ai — le soin d'en juger comme bon l'entendra... J'essaye de comprendre un livre, sans le juger.

Et ce me semble quelque peu méritoire, en un pays où la plupart jugent sans comprendre » (p. 10s.). Ce nouveau critique aime le paradoxe; il pose à l'ironiste, au blagueur, au sceptique. Il ne reconnaît à la littérature que son rôle ancien de divertissement ou d'ornementation (cf. p. 67).

Ce qui survivra d'Alfred Desrochers, ce sera non le critique, mais le poète, un poète original, puissant, un artiste de la qualité la plus haute.

*
* * *

ŒUVRES. — *L'Offrande aux vierges folles*. Poèmes. Sherbrooke, La Tribune, 1928. (Coll. des *Cahiers Bleus*) Hors commerce. — *A l'ombre de l'Orford*. Poèmes. Sherbrooke, La Tribune, 1929. Hors commerce. — *Paragraphes*. — *Interviews littéraires*. Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931. 181p.

*
* * *

SOURCES A CONSULTER. — Baillargeon (Samuel), c.ss.r., *Littérature canadienne-française*. Montréal, Fides [1957]. P. 211-216. — Bélanger (Jeannine), *Chef-d'œuvre? L'Hymne au vent du Nord de M. Alfred Desrochers*. Dans la *Revue dominicaine* [P.C.] déc. 1940, p. 238-254. — Brouillard (Carmel), o.f.m., *Sous le signe des muses*. Montréal, Librairie Granger, 1935. P. 139-167. — Choquette (Adrienne), *Confidences d'écrivains canadiens-français*. Trois-Rivières, Les Éditions du Bien Public, 1939. — Cruzet (Jeanne Paul), *Poésie au Canada*. Paris, Didier. P. 313-337. — Dantin (Louis), *Poètes de l'Amérique française*. Tome II. Montréal, Albert Lévesque, 1934. — *** *Alfred Desrochers*. Dans *Mes Fiches* [P.C.] no 100, 15 février 1942. — Grignon (Claude-Henri), *Ombres et clameurs*. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933. P. 109-144. — Grondin (Claire), *Bio-bibliographie d'Alfred Desrochers*. Manuscrit. Montréal, Ecole de Bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1944. 35p. — Marion (Séraphin), *En feuilletant nos écrivains*. Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931. P. 165-188. — Pelletier (Albert), *Carquois*. Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931. P. 135-146. — Roy (Mgr Camille), *Regards sur les lettres*. Québec, 1931. P. 135-146. — Sylvestre (Guy), *Anthologie de la poésie canadienne-française*. 2e édition revue et augmentée. Montréal, Beauchemin, 1958. P. 133-143. — Viatte (Auguste), *Histoire littéraire de l'Amérique française*. Québec, Presses Universitaires Laval, 1954. P. 184-186.

Romain LÉGARÉ, o.f.m.

“MÉMOIRES: ma vie privée”

de T.-D. BOUCHARD

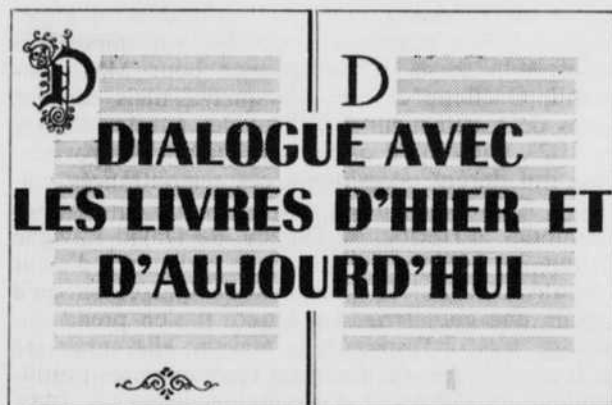
Emile CHARTIER, p.d.

Avoir eu, dans une même classe de rhétorique, ces esprits avides, ces nobles cœurs, ces imaginations luxuriantes qui caractérisaient le trio David Lavigne-Ernest Lafortune-Damien Bouchard, c'est une bonne fortune qui n'est pas donnée à tous les professeurs. Ce fut la nôtre il y a 60 ans (1899-1900), au lendemain de notre ordination sacerdotale. De cette trinité flamboyante la mort a déjà ravi deux membres: Ernest Lafortune, en 1914, David Lavigne en 1957. Reste l'honorable sénateur Damien Bouchard, qui inaugure, par ce premier volume, la série de ses *Mémoires*¹.

Dès l'introduction, l'auteur ne fait pas mystère de son dessein: « J'essaierai de faire connaître sous leur vrai jour... les ennemis anonymes de la liberté dans notre province..., ces chefs d'une dictature secrète qui, malheureusement pour nos concitoyens d'origine française, détenaient des postes de commande dans la hiérarchie civile et religieuse, et parvenaient à terroriser jusqu'aux défenseurs des droits les plus sacrés de la personne humaine. » Comme cette exécution n'apparaîtra que dans les volumes à venir, ou à peu près que là, nous n'avons à apprécier que les confidences sur *la vie privée* de l'auteur (1890-1902), sur « ses enfances » et son adolescence, objet de ce premier recueil.

Il nous révèle d'abord un milieu social assez particulier et fort sympathique: celui du Marché-à-Foin de Saint-Hyacinthe. Ce milieu se compose de *quétennes* (déformation populaire de « quêteux » ?), gens de modeste métier, ouvriers, corroyeurs, épiciers, aubergistes, etc., de maigre éducation, d'instruction plus rudimentaire encore, mais fort liés entre eux et fort charitables les uns envers les autres. Seulement, tous sont mordus d'une double tare: la méfiance à l'égard des gens de la côte ou ville haute, les riches et les professionnels; la passion de la politique. Et la politique pour eux se ramène à une seule opération: faire triompher les *bons rouges* (les libéraux) des *maudits bleus* (les conservateurs).

On ne doit pas s'étonner de ce que l'auteur, écrivant sa propre histoire, fasse émerger, de ce



milieu dont il est, sa propre famille. Avec une piété filiale qui l'honore, il nous présente l'humble et ambitieux travailleur son père, tour à tour coupeur de cuir, épicier, aubergiste, puis corroyeur, tour à tour nanti d'une petite fortune, puis ruiné. Autour de ce chef gravitent sa mère, sa seconde femme (que l'auteur appelle à tort sa *belle-mère*, en français mère du gendre ou de la bru), sa sœur Micheline, les fils Emile et Damien, l'oncle Télesse, sans compter les membres adoptifs. Tout ce monde a les qualités, les défauts aussi, du milieu; mais tous ont une même ambition, celle de tirer son épingle du jeu, celle aussi de se hausser, si possible, au-dessus de sa modeste condition.

Aucun pourtant d'entre eux n'éprouve cette hantise autant que le fils Damien, l'auteur même du volume. Aussi le livre devient-il avant tout l'auto-biographie de l'honorable Sénateur. Il nous y raconte ses efforts pour s'instruire, ses études à l'Académie Girouard et au petit Séminaire, ses amitiés et ses amours. S'il est presque amusant quand il décrit sa poursuite infructueuse de Poucette, c'est avec un laconisme éloquent et touchant qu'il évoque le poème qui devait « s'achever par un Adieu gravé sur l'épitaphe d'un tombeau où demeure enseveli à tout jamais mon bonheur familial » (p. 139). Avec la même émotion il ressuscite la physionomie de ses amis d'enfance disparus (p. 148-150), celles de Bigaré, du microcéphale Michel Roch et du pittoresque Ti-Toine Jésus.

Ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer surtout, c'est l'acharnement de cet entêté à multiplier les industries pour atteindre son idéal, l'étude du droit, et pour épargner à ses parents les frais d'un cours classique de huit années. Il se fait tour à tour commis d'estaminet, scripteur de faits divers, rédacteur de journaux, orateur d'élections, auteur, acteur et metteur en scène de drames populaires (p. 123), même manieur de planchette magique (p. 129). La vie politique qui occupera cette carrière sera le fruit d'une conviction: il n'y a pas de sot métier.

Cette vie mouvementée, dont les volumes à venir raconteront les étapes, fut préparée surtout par les

études au Séminaire. De ses professeurs et supérieurs, M. le sénateur a gardé des souvenirs assez variés; il a de la reconnaissance pour MM. Duménil, Ouellette et Mgr Choquette; mais certains coups de martinet lui arrachent des paroles amères (p. 102), parce qu'il oublie sans doute les provocations qui durent occasionner ces remontrances cuisantes. En général, il n'a que du bien à dire de ses camarades, d'Hector, de Dudley, de David Lavigne surtout (p. 146); mais il en veut à d'autres d'avoir fomenté, contre leur président de classe, ce qu'il appelle une *goujaterie*. Ce à quoi il s'en prend davantage, c'est à l'esprit de la maison; elle aurait été un foyer à la fois de doctrines réactionnaires (antilibérales sans doute) et d'ultranationalisme (p. 148). Sur ce dernier point, M. le Sénateur admettra peut-être que, s'il avait le droit de prôner le libéralisme, son Alma Mater avait pareillement le droit de prêcher... autre chose.

De ce premier volume on retiendra qu'il est le récit d'une évolution commençante, le récit de l'ascension d'un fils d'ouvrier vers les postes les plus élevés de sa province. Le spectacle est assez rare et assez beau pour avoir mérité d'être décrit.

P. 143: D'après l'original, l'article était bien de David Lavigne, alors à New Haven, Conn. Il se

peut qu'il ait paru « dans un grand quotidien de Montréal »; mais il fut aussi publié dans *L'Union* (2 mai 1902), sous la signature du rédacteur T.-D. Bouchard, et suivi d'un second (23 mai 1902).

P. 122: La déconfiture de la fumisterie docteur Bataille-Léo Taxil se produisit à Paris, sauf erreur, en la salle de la Société de géographie. Tel que rédigé, le texte laisserait croire que cette aventure barnumesque se déroula ici au pays.

P. 158: On remarquera la sobre, mais charmante description d'un soir d'été aux bords du Richelieu qui orne cette page.

P. 138: Au lieu de « compter », il faut lire *conter*.

Emile CHARTIER, p.d.

(1) BOUCHARD (T.-D.)

MEMOIRES. T. 1: Ma vie privée. Préface de Mgr Arthur Maheux, p.d. Montréal, Beauchemin, 1960. 170p. 22cm. \$3.00 (frais de port en plus)

Appelle des réserves

N.D.L.R.: A cause de l'anticléricalisme de certaines pages, cet ouvrage *appelle des réserves*.

“LITURGIE ET CONTEMPLATION”

de

Jacques et Raïssa MARITAIN



Ovila MELANÇON, c.s.c.

La pastorale doit être établie sur des principes théologiques sûrs et elle doit être souvent confrontée avec eux; sinon, elle risque de tomber dans des déviations. Ainsi, dans le présent ouvrage¹, Jacques et Raïssa Maritain ont voulu élucider quelques problèmes liturgico-théologiques, afin d'empêcher des discussions inutiles et préjudiciables à la saine évolution du mouvement liturgique. Incidemment, signalons que cette étude est parue, en anglais, dans la revue: *Spiritual life*, en juin 1959.

Les auteurs entendent démontrer notamment qu'il existe un lien intime entre la liturgie et la contemplation et que, conséquemment, la contemplation ne doit pas être sacrifiée à la liturgie, ni la liturgie à la contemplation. Ainsi, on expose, d'une façon très élaborée, les notions de liturgie et de contemplation,

pour signaler ensuite les méprises de ceux qui veulent opposer l'une à l'autre.

La liturgie est le culte rendu au Père céleste par le Christ et son Corps mystique. Ce culte, centré sur le Sacrifice de la Messe, est public et conséquemment extérieur. Néanmoins, comme le rappelle S.S. Pie XII, dans son encyclique sur la liturgie, ce culte est *surtout* intérieur, sans quoi il deviendrait un « formalisme inconsistant et vide ».

En conséquence, comme l'affirment justement les auteurs, « la liturgie catholique exige [...] que les vertus théologiques soient à l'œuvre en ceux qui y participent; la liturgie catholique vit de la foi, de l'espérance et de la charité » (p. 17). En effet, la vertu de religion, au sens strict, est le culte rendu à

la gloire de Dieu; elle est aussi l'exigence essentielle de notre union à Dieu réalisée par les vertus théologiques, qui sont au principe de la vertu de religion. Celle-ci est la traduction extérieure par le culte de l'hommage intérieur fait à Dieu par l'homme, hommage découlant des vertus théologiques qui font participer à la vie trinitaire elle-même. Saint Thomas dira que la religion est ou doit être « une protestation de foi, d'espérance et de charité » (IIa IIae, q. 101, a. 3, sol. 1).

Pour mieux saisir ces vérités, ajoutons que les vertus théologiques n'exigent pas *immédiatement* une opération externe, car elles sont, par elles-mêmes, union à Dieu, parole que Dieu nous adresse, réponse directe à Dieu par l'homme. Ce n'est que *médiatement* que les vertus théologiques imposent des devoirs à réaliser dans le temps et dans l'espace, devoirs qui constituent tout le domaine propre des vertus morales, au sommet desquelles se place la vertu de religion.

Ainsi, contrairement aux tendances actuelles assez généralisées, le mouvement liturgique ne doit pas être envisagé seulement en fonction de la pastorale, car la liturgie est avant tout un acte de la vertu de religion, laquelle doit trouver son inspiration dans la charité. Or, la charité doit imprégner le culte d'un sentiment de respect, d'amour et d'adoration à l'égard de Dieu. Il faut donc que l'exercice de ce culte, notamment dans la célébration de la Sainte Messe qui en est le sommet, favorise l'exercice des vertus théologiques par l'absence surtout de la précipitation dans les paroles et dans les gestes.

Autrement, la précipitation, même sous le prétexte d'une pseudo-pastorale, conduit le célébrant à parler au Dieu trois fois saint comme jamais il n'oserait parler à un mendiant malpropre, et à manœuvrer le Christ avec moins de respect objectif qu'il ne manœuvre habituellement les objets les plus vils. Les directives fondamentales que S.S. Pie XII, dans son encyclique sur la liturgie, demande de suivre pour l'esprit et l'apostolat liturgiques sont celles du concile de Trente. Or, au sujet de la Messe, ce concile rappelle « qu'il faut mettre tout son soin et toute son application pour faire cette action avec la plus grande netteté et pureté intérieure de cœur, et la plus grande piété et dévotion extérieure possible » (Sess. XXII).

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, les auteurs déterminent la notion de contemplation, ses différentes formes, son intégration à la sainteté. En bref, nous pouvons dire que la contemplation est inséparable de l'exercice intense de la charité et des dons du Saint-Esprit. Elle peut être soit *masquée*, quand prédominent les dons actifs, soit *typique*, quand prédominent les dons d'intelligence et de sagesse: ce qui se vérifie chez les âmes dont la physionomie spirituelle marque une tendance assez nette pour la vie contemplative. De plus, il semble pratiquement

indiscutable aujourd'hui que la perfection de la charité tombe sous le précepte, comme la fin vers laquelle il faut tendre, et que la contemplation infuse, masquée ou typique, est dans la voie normale de la sainteté.

Après avoir indiqué la nature et les propriétés de la liturgie et de la contemplation, les auteurs signalent et réfutent les prétentions pseudo-liturgiques de ceux qui veulent opposer la liturgie de l'Eglise à la contemplation de l'Eglise, la prière publique de l'Eglise à son oraison amoureuse et silencieuse. Il faut affirmer, en effet, qu'il n'existe aucune opposition entre la liturgie et la contemplation. Aussi, les âmes qui ont franchi le seuil de la contemplation infuse pénétreront davantage les mystères de la liturgie. De plus, la contemplation est « supérieure à la grande voix liturgique qui la manifeste » (p. 21), si bien que lorsque celle-là est atteinte, celle-ci est dépassée.

Par ailleurs, « la participation à la vie liturgique de l'Eglise est éminemment apte à préparer les âmes au recueillement surnaturel et à l'union contemplative » (p. 13), sans pour autant constituer l'unique source de l'expérience mystique, ni « suppléer aux préparations ascétiques et les rendre superflues » (p. 95). Dans son encyclique sur la liturgie, S.S. Pie XII rappelle cette dernière vérité, en distinguant la piété *objective* et la piété *subjective*: « Nous voudrions attirer votre attention, écrit-il, sur les nouvelles théories touchant ce qu'on appelle la « piété objective »; tendant à mettre en relief le mystère du Corps mystique, la réalité effective de la grâce sanctifiante et l'action divine des sacrements et de la Messe, elles semblent vouloir amoindrir ou même passer sous silence la « piété subjective » ou personnelle ». La piété *objective* considère l'efficacité *ex opere operato* de la Sainte Messe et des sacrements, mais il faut que la piété *subjective* dispose l'âme *ex opere operantis*, puisque les dispositions personnelles conditionnent les effets de la Sainte Messe relatifs à nous et des sacrements.

Le mouvement liturgique ne doit pas non plus dévaluer la dévotion personnelle en la considérant comme individualiste et égocentrique, le danger actuel étant d'ailleurs beaucoup plus le totalitarisme. Ainsi, il n'est pas tout à fait juste d'affirmer que la contemplation est un acte purement individuel tandis que la liturgie est l'acte commun du Corps mystique. A ce sujet, les auteurs écrivent très justement: « C'est par la vertu de la contemplation infuse que le suprême degré d'oubli de soi est atteint. La contemplation seule découvre le prix de la charité, sans elle on le sait par ouï-dire. [...] A cause de cet amour où elle consomme notre vie, la contemplation seule réalise en nous l'universalité, rend l'âme catholique en esprit et en vérité. Comme elle transcende toutes les vertus intellectuelles et morales, la prudence, la science et l'art, elle transcende de même tous les particularismes, accorde l'âme à l'unité du Corps

mystique du Christ. Par elle, le Christ, demeurant en ceux qui l'aiment, donne à leur cœur une sorte d'amplitude eucharistique » (p. 70-71).

Il est évident que, conformément aux directives du Saint-Siège d'ailleurs, la participation active des fidèles à la Sainte Messe est une conquête très heureuse du renouveau liturgique actuel et, selon la remarque des auteurs, la Messe dialoguée, par exemple, « se montre d'une assistance incomparable pour la piété de beaucoup ». Néanmoins, ils ajoutent pertinemment: « encore faut-il que la voix humaine y soit humble, discrète et priante, non glapissante », et que « contre l'état d'esprit pseudo-liturgique, il convient de défendre les droits et la dignité du silence » (p. 86).

Il est enfin question de la « régimentation des âmes » (p. 91) à éviter et de leur liberté à respecter. Les auteurs s'appuient d'ailleurs à ce sujet sur les directives mêmes du Saint-Siège. En effet, dans son encyclique sur la liturgie, S.S. Pie XII demande explicitement de ne pas exagérer la valeur des moyens destinés à favoriser la participation des fidèles à la Sainte Messe. Il écrit notamment: « Le tempérament, le caractère et l'esprit des hommes sont si variés et si différents que tous ne peuvent pas être dirigés et conduits de la même manière par des prières, des cantiques et des actes communs. En outre, les besoins des âmes et leurs goûts ne sont pas les mêmes chez tous, et ne demeurent pas toujours les mêmes en chacun ». L'Instruction *De*

musica sacra de la S. Congrégation des Rites, en date du 3 septembre 1958, reprenait ces mêmes directives (n. 29).

Encore dans l'encyclique sur la liturgie, le Souverain Pontife, en recommandant les exercices de saint Ignace, exige néanmoins que l'on tienne compte des dons divers et des voies diverses par lesquels le Saint-Esprit dirige les âmes dans la poursuite de la sainteté: « Que leur liberté, écrit-il, et l'action surnaturelle du Saint-Esprit en elles soit une chose sacro-sainte, qu'il n'est permis à personne, à aucun titre, de troubler et de mépriser ».

Il faut savoir gré aux époux Maritain d'avoir projeté une lumière si opportune et si solidement doctrinale sur quelques déviations qui se rencontrent dans le mouvement liturgique actuel. Ajoutons qu'il est admirable de voir dans l'Eglise des laïcs aborder des problèmes théologiques si subtils avec une si parfaite maîtrise.

Ovila MELANÇON, c.s.c.

(1) MARITAIN (Jacques et Raïssa)

LITURGIE ET CONTEMPLATION. Préface de Monseigneur Charles Journet. [Bruges] Desclée de Brouwer [1959]. 98p. 18.5cm. (Coll. *Présence Chrétienne*) \$1.55 (frais de po.t en plus)

Pour tous

Dans la collection « *Présence chrétienne* »

“Le péché”

Bernard CÔTÉ, c.s.c.

Un ouvrage antérieur de la collection *Présence chrétienne* traitait de la confession. Il a fait désirer une étude plus approfondie sur le péché. C'est ce que la collection nous présente, en réunissant cinq auteurs qui abordent le problème sous des angles différents.¹

M. l'abbé Marc Oraison, docteur en théologie et en médecine, ouvre le volume par un exposé sur *Psychologie et sens du péché*. L'auteur s'applique à distinguer faute et péché, sentiment de culpabilité et sens de la Pénitence, névrose et état de péché, soulignant combien le premier état en est un d'égo-centrisme, le second étant, au contraire, tourné vers l'extérieur, vers l'autre — et cet Autre, c'est Dieu

— qui a été atteint par notre péché. Les attitudes respectives de Judas et de Pierre après leur péché illustrent bien ce repliement sur soi d'une part, allant jusqu'au désespoir, ou, dans le second cas, cette démarche vers l'autre, pour prendre conscience de la relation brisée et demander pardon. Distinctions utiles pour l'esprit profane qui, trop souvent, fait se recouvrir les notions l'une l'autre, alors qu'elles sont si différentes ! Cet exposé qui reprend des thèmes déjà amorcés dans *Amour ou contrainte* et *Devant l'illusion et l'angoisse* (ouvrages du même auteur), apportera une saine libération en situant beaucoup mieux les vraies causes et les différents niveaux de culpabilité. L'auteur en profite pour

expliquer quelque peu la portée et les limites des travaux du Dr Hesnard sur le même thème. Dans le cadre d'un article, M. Oraison ne pouvait faire mieux que d'en rester à des notions générales, procédant par annotations, plutôt que par un développement rigoureux, d'où se dégagerait une belle synthèse. Ce qu'on désire encore.

M. Coudreau dans *Catéchèse et sens du péché* ne manque pas d'audace quant au plan d'enseignement religieux qu'il nous présente: c'est tout l'ensemble du donné révélé qui, de nouveau, est mobilisé pour cette catéchèse. Il n'y a pas à s'en surprendre: le message de Dieu ne se laisse pas facilement morceler. Si l'on veut avoir le sens du péché, il faut d'abord que celui-ci soit remis à sa vraie place par rapport au message complet de Dieu; c'est le premier effort auquel nous convie l'auteur (p. 59). M. Coudreau nous suggère ensuite une catéchèse organisée autour de la révélation du Dieu, Père, Fils et Esprit, telle que nous la présente la liturgie.

« Le fondement en l'homme d'un vrai sens du péché, c'est un vrai sens de Dieu » (p. 61). Parce que « le péché n'est pas une chose, mais un drame personnel » (p. 74), il faudrait parler plus du pécheur que du péché, et plus encore du pénitent, du combattant, du victorieux (p. 59). Le pécheur, c'est celui qui refuse la souveraineté, la sainteté, la paternité divine, c'est celui qui n'accepte pas le retour au Père par le Fils, qui empêche celui-ci de reconstruire la grâce, qui s'isole. Enfin, le pécheur refuse l'Esprit de Lumière, de Sainteté, de Vérité.

Cet aperçu de vingt-cinq pages nous laisse deviner tout ce que peut avoir de dynamique une catéchèse qui ne craint pas d'aborder les questions par les sommets; nous sommes loin d'un simple exposé moral. D'emblée, le débat est porté sur le terrain religieux: c'est la situation de l'homme en entier par rapport au Dieu trine. Nous sommes en présence d'une catéchèse positive, d'une catéchèse qui, même avec le thème du péché, est constructive, éducatrice de la foi. Il reste maintenant à monnayer cet exposé qui a presque trop d'envergure...

Le Père Niel introduit au problème de *La responsabilité et ses limites*. Il est normal que toute responsabilité entraîne une angoisse, variable selon la perspective légale, pénale, morale ou religieuse selon laquelle on envisage cette responsabilité. Intéressante, mais trop brève, la note (p. 86) où l'auteur fait écho à la « responsabilité devant l'Histoire » que défendent certains contemporains, Kojève notamment; trop brève en effet, cette note qui n'explique pas comment « à strictement parler, la responsabilité devant l'Histoire est la responsabilité devant les historiens qui écrivent l'Histoire ».

Une étude des limites posées à la responsabilité fait appel aux données psychologiques, et en ceci,

l'auteur fournit un apport complémentaire au travail de M. Oraison.

Une troisième partie — c'est la plus importante — nous introduit aux fondements ultimes de la responsabilité. C'est après en avoir pris connaissance qu'on peut revenir à la première partie de l'étude, et en comprendre l'exacte portée. L'auteur ne craint pas d'intégrer la technique (p. 112) comme facteur d'influence dans la responsabilité, et cela, même au niveau philosophique où il se place.

Enfin, la plus haute approche du sentiment de responsabilité nous est donnée par Dieu lui-même. Mais il paraît que ce n'était pas la tâche de l'auteur d'en traiter (p. 119). Nous pouvons le regretter, tout en continuant d'apprécier les aperçus justes et surtout les perspectives que nous ouvre ce travail.

C'est à un traité complet sur la Rédemption que nous convie l'auteur du quatrième article: *Rédemption du péché* (P. de Baciocchi). La théologie de la Rédemption, celle à laquelle nous introduit saint Paul dans son Épître aux Romains, opposant le rôle des deux Adams, est d'abord une affirmation du caractère collectif du péché et du rachat. « Le drame de nos fautes personnelles est second par rapport à celui des situations collectives de péché. » (P. 124) Notons que nous sommes peu habitués à envisager le péché et le salut dans ces catégories. Plus d'un lecteur pourra en être dérouté. Qu'il ait le courage de poursuivre cette riche étude où sont repris les thèmes de l'« Ordre » et de l'amour, du « Juste enveloppé dans le châtement des pécheurs », du sacrifice du Christ, etc.

L'auteur rejette l'idée de « substitution pénale » comme explication du mystère de la Croix pour s'en tenir à la doctrine de la satisfaction comme l'ont présentée saint Anselme et saint Thomas. Non pas d'une satisfaction d'ordre juridique, capable d'acquitter la dette universelle, car le salut est pure grâce, mais d'une satisfaction dans l'ordre de l'amour: le péché ayant introduit dans l'histoire du monde la défaite de la charité, le désir chez le Christ de restaurer l'amour, la gloire du Père, et la charge qu'il assume effectivement à cet égard, lui, le seul capable de le faire, offrent à Dieu une satisfaction adéquate.

L'auteur décrit finalement quelques caractéristiques du règne de la grâce inaugurée par la Rédemption de Jésus. C'est là une étude heureuse qui souligne une fois de plus le caractère positif de la Résurrection, mettant précisément le point d'appui sur cette résurrection plutôt que sur la mort du Christ.

Dans de telles perspectives, l'étude sur le péché comme tel est estompée. Seule, une application rapide à la fin nous rappelle le thème général du volume, mais la richesse doctrinale de l'article ne nous fait pas regretter cette option.

Un dernier article complète le volume: *La doctrine chrétienne du péché originel développée et exposée par référence à la théologie de saint Thomas d'Aquin* de Gustav Siewerth. Faute de l'avoir étudié, il ne sied pas d'en dire quelque chose ici. Rappelons simplement une note qui indique ce dont il s'agit: « L'auteur tient à signaler ici que, partant des principes de saint Thomas, il tente une nouvelle interprétation possible du péché originel. Il exprime son opinion personnelle à l'égard de saint Thomas ». (P. 195) Il serait intéressant qu'un théologien nous dise ce qu'il en pense!

Cet ensemble d'études offre les qualités et les défauts d'articles de revues: une mise au point intéressante, un éclairage particulier sur un aspect de

doctrine, des perspectives plus ou moins nouvelles, mais la synthèse reste à faire. Il n'est pas sûr que le lecteur puisse, avec cette seule lecture, savoir à quoi s'en tenir sur la doctrine du péché: il aurait besoin d'une structure préalable, sur laquelle viendraient se greffer les exposés ci-haut.

Bernard COTÉ, c.s.c.

(1) EN COLLABORATION

LE PECHE. [Bruges] Desclée de Brouwer [1959]. 248p. 18.5cm. (Coll. *Présence chrétienne*) \$2.95 (frais de port en plus)

Pour tous, mais spécialisé

Notices bibliographiques

Religion

SAINT-VALLIER (Mgr de)

CATECHISME DU DIOCESE DE QUEBEC 1702. Avec présentation, notes explicatives et commentaires par Fernand Porter, o.f.m. Montréal, Les Editions franciscaines [1958]. 555p. 21.5cm. \$3.00 (frais de port en plus)

Pour tous

Dans son livre de haute valeur historique et scientifique qui lui avait mérité le Prix Raymond Casgrain 1950, *L'institution catéchistique au Canada — Deux siècles de formation religieuse, 1633-1833*, le R. P. Fernand Porter, o.f.m., avait mis en pleine lumière la cause déterminante et la plus efficace du « miracle canadien »: l'institution ou l'enseignement du catéchisme, implanté depuis les origines du pays dans la paroisse et dans la famille.

Poursuivant ses recherches, l'A. croit découvrir l'une des racines profondes de ce miracle canadien

dans le premier volume publié pour les Canadiens, *Le catéchisme du diocèse de Québec*, œuvre de Mgr de Saint-Vallier. Le premier catéchisme officiel du diocèse de Québec, dont le territoire comprenait alors toute la Nouvelle-France, fut imprimé à Paris, en 1702: c'est le plus ancien et le plus authentique témoin de la langue et de la religion des Canadiens sous le régime français durant toute la première moitié du XVIII^e siècle jusqu'à la conquête du pays par l'Angleterre. En le lisant, on constate l'importance donnée aux textes scripturaires, aux faits de l'histoire sainte, à la célébration de nombreuses fêtes chrétiennes, indice d'une époque guidée par la primauté du spirituel. En le lisant attentivement, en le méditant, on se plaît à découvrir les manières de voir, de comprendre, de vivre de nos aïeux.

L'A. reproduit dans toute son authenticité — en photocopie — le catéchisme de Mgr de Saint-Vallier. A la suite de ce texte primitif général, le Père Porter donne l'histoire de la composition et de la parution; il analyse les diverses influences qu'exerça ce catéchisme sur nos ancêtres; il dresse des questionnaires pour cercles d'études en

vue de recherches « qu'aimeront à entreprendre les futurs prêtres, les futurs professeurs, et, qui sait, des groupes de parents, d'étudiants même, qui voudront mieux apprécier et imiter ceux dont ils se glorifient d'être les descendants et continuateurs » (p. VI).

La méritante publication du Père Porter, directeur actuel de l'Externat classique de Longueuil, intéressera tout particulièrement les historiens, les sociologues et les éducateurs.

Romain LÉGARÉ

Littérature

SILVA (Viviane da)

VISAGE DE FIEVRE. Roman. Montréal, Le Cercle du Livre de France [1960]. 217p. 20.5cm. (Coll. *Nouvelle-France*)

Dangereux

Est-ce le drame de l'adolescence confrontée au monde des adultes: l'adolescence et ses rêves, ses illu-

sions, sa sensibilité exacerbée, le monde des adultes et ses leçons brutales, ses embûches et ses jeux durs? Est-ce un épisode de la vie tumultueuse, hypertendue, souvent factice et trouble du monde du spectacle? Est-ce l'histoire d'un mauvais aiguillage dans la vie causée par une amitié malsaine? Il y a un peu de tout cela dans *Visage de fièvre* de Viviane da Silva.

Ce « visage de fièvre » c'est celui de Claudie, jeune fille de dix-huit ans, poursuivant son cours classique, que les hasards d'une rencontre ont menée vers Anne, blonde comédienne de vingt-six ans. Littéralement séduite par le charme, l'assurance et les succès de celle-ci, Claudie lui voue une admiration passionnée et brûle du désir de mener sa barque dans les eaux troubles où Anne se vante de savoir si bien naviguer. Elle veut, comme Anne, connaître les multiples expériences amoureuses où le cœur ne s'engage pas, et surtout, devenir une étoile du monde du spectacle. Mais Claudie est d'une autre espèce que la comédienne aux mœurs faciles, et l'aventure où elle se lance lui apparaîtra bientôt comme un piège succédant à un autre piège et débouchant sur l'impasse de la désillusion et du désespoir. Au cours d'une sordide expérience, Claudie se rend d'abord bien vite compte qu'elle n'est pas faite pour le commerce des corps dépouillé de toute signification profonde. Elle décou-

vre ensuite, dans l'angoisse, le caractère trouble de l'affection qui la livre à la néfaste emprise d'Anne. Elle échappera de justesse à ce piège grâce à l'intérêt que lui porte Alain un professeur d'art dramatique rencontré au hasard d'une danse et qui offre de lui donner des leçons. Claudie voit se réaliser le rêve de sa vie. Après des mois de dur labeur, c'est la gloire d'un premier triomphe, d'un éclat inespéré. Est-ce enfin le bonheur pour Claudie? Non pas. Elle est prise cette fois au piège d'Alain, homme d'âge mûr marié à une femme qu'il semblait aimer mais qui s'est épris de la jeune fille et la tient captive d'un amour auquel elle ne voit pas d'issue. La seule issue possible, c'eût été d'accepter l'amour de Vincent, un jeune peintre vers lequel elle se sent attirée, mais les manigances d'Anne ont empoisonné les rapports des deux jeunes gens. L'histoire se termine par la réflexion désabusée de Claudie qui, comblée de succès, mais acculée à une impasse sentimentale, ne voit d'autre issue à sa vie que celle de « jouer jusqu'à l'épuisement ».

Triste histoire d'une certaine jeunesse, rêveuse et inquiète, qu'aucune formation ne semble avoir marquée, et lancée, du jour au lendemain, à la poursuite d'ersatz de bonheur dans un monde sans foi ni loi. Pouvait-elle s'achever autrement que par une impasse?

Viviane da Silva manifeste un certain talent, et son premier ou-

vrage, malgré toutes ses lacunes, n'est pas sans mérite: l'intrigue est assez bien menée et les principaux personnages se tiennent. Le style est cependant assez quelconque.

R. L.



Adrien Thério

THERIO (Adrien)

LA SOIF ET LE MIRAGE.
Roman. Montréal, Le Cercle du
Livre de France [1960]. 222p.
20.5cm. (Coll. Nouvelle-France)

Pour adultes

La trame de ce roman est constituée de faits en apparence bien quelconques. L'Auteur eût pu facilement se fourvoyer dans la banalité. Or, il parvient à séduire l'esprit de son lecteur et à l'attirer dans le sillage d'un récit emprunté à la grisaille du quotidien.

Un jeune universitaire canadien s'est trouvé une chaire de français dans un collège du Mid-Ouest américain. Il loge chez une demoiselle avancée en âge, bien déterminée à ne pas finir ses jours dans le célibat. Finaude, elle tente de se gagner la sympathie du jeune professeur. Puis elle devient roublarde; elle tend des chausse-trappes et réussit à demi un coup de filet bien lancé.

Éducateurs

pour

L'organisation de vos bibliothèques

une seule adresse

LES ÉDITIONS FIDES

25 EST, RUE SAINT-JACQUES

MONTRÉAL

UN. 1-9621

Mais Leblanc, — tel est le nom de notre compatriote — s'est fait admettre dans un foyer des environs dont Bill, l'aîné, fréquente son cours de français. Ce dernier manifeste des signes évidents de déséquilibre que la crise de l'adolescence ne saurait à elle seule expliquer. L'étudiant se confie à son professeur à l'occasion. Ce rôle de psychiatre plaît d'autant plus à Leblanc qu'il lui permet de se ménager des sorties avec la sœur de Bill. Une amitié réciproque se développe, bouton de rose qui se flétrira avant de s'épanouir dans l'amour. On est trop susceptible, trop ombrageux. On s'aborde avec chaleur et l'on se quitte sur ses ergots. Leblanc y est pour quelque chose: il est victime d'un complexe qui rend ses relations difficiles. Et puis, il hésite entre sa patrie, le Canada, les Etats-Unis où il pourrait se créer une situation très confortable et la France où l'attend une amie aux études. Il opte pour la France et la petite amie. Sa logeuse en fait une crise de désespoir style 1830. Quant à Bill, Leblanc apprendra la semaine suivante qu'il a noyé son hypocondrie dans les eaux d'un lac voisin.

Cette œuvre, Thério a dû l'écrire en guise de divertissement littéraire.

Nouveauté

Ovila MELANÇON, c.s.c.

Adolescence et amour

Un sujet d'actualité: les fréquentations prématurées sont-elles un facteur d'épanouissement ou, au contraire, un obstacle au dénouement normal de la crise que traverse l'adolescence ?

Lettre-préf. de S. Exc. Révme S. Baggio.

166p. 20cm.

\$2.00 (par la poste \$2.10)

Chez FIDES

Nous ne croyons pas qu'elle marque un progrès chez le romancier. C'est une étude psychologique d'une sécheresse parfois accablante. Thério avait mis tellement de poésie et de fraîcheur dans ses *Brèves Années!*

La phrase s'est améliorée. Elle est brève, facile, dégagée. Et c'est beaucoup dire; elle était naguère si laborieuse et compliquée! Mais Thério n'a pas encore trouvé le tour de se corriger. En deux pages (pp. 171 et 172), il utilise à cinq reprises le verbe « commencer ». Cela donne sur les nerfs. Il y a là une pierre d'achoppement pour Thério qui l'empêchera peut-être de donner jamais sa vraie mesure.

Clément SAINT-GERMAIN

Histoire

RUMILLY (Robert)

HISTOIRE DE LA PROVINCE DE QUEBEC. T. XXXII: La Dépression. Montréal, Fides [1959]. 262p. 19cm. \$2.50 (frais de port en plus)

Pour tous

Avec une inaltérable ténacité, l'auteur continue ici sa *Chronique* sur la vie du Québec; nous préférons ce vieux terme, si expressif, à celui d'*Histoire*, qui ne cadre pas avec le caractère de l'œuvre.

Comme des autres, la matière de ce 32e volume se rattache à quatre objets principaux: le progrès intellectuel et spirituel, le mouvement politique, l'évolution sociale, les conflits économiques.

C'est l'économique qui occupe la majeure partie de l'ouvrage. Car, à ce moment, Québec n'est ni une aristocratie ni une démocratie ni une ploutocratie, mais un champ clos où s'affrontent deux escadrons de chevaliers de l'argent: le groupe Holt-Grundy ou la *Montreal Light*,

Heat and Power Company, le groupe Sweezy-McDougall ou la *Beauharnois*. A suivre les palabres de ces deux magnats de l'électricité, on voit sauter les dividendes, les actions se promener de portefeuille en portefeuille, la politique évoluer de pôle en pôle. Ajoutez, à cette guerre que suscite la main-mise sur nos ressources en houille blanche, la bataille entre les exploiters de nos forêts et les fabricants de papier-journal, la main-mise sur nos richesses minières, le marasme où se débattent notre agriculture et notre industrie laitière ou fromagère; et vous aurez une idée de la « dépression » qui fut notre partage au cours de ces « années terribles ». A la tristesse qu'engendre l'accumulation de ces désastres il est une compensation: la souplesse avec laquelle M. Rumilly se promène au milieu de ces transports d'actions, de cette dévalorisation des obligations.

Dans le domaine politique, on assiste à un double duel: celui qui oppose Alexandre Taschereau à R. B. Bennett, à propos de la canalisation du Saint-Laurent; celui qui met aux prises le même Alexandre Taschereau et Camillien Houde, pour la conservation ou l'accaparement du pouvoir à Québec. On y voit le maire conservateur de Montréal secondé par le nationaliste Louis Francœur, du *Journal*; le premier ministre provincial appuyé par le nationaliste Olivar Asselin, du *Canada*. Cette dernière association inspire à M. Rumilly cette boutade: « Taschereau utilisait, en serviteur, celui qui l'avait giflé; Asselin réconfortait, en sauveur, celui qu'il avait giflé » (p. 61). Asselin se démena si bien que, le 24 août 1931, Houde battu ne faisait élire que treize conservateurs alors que Taschereau conquerrait soixante-dix-neuf sièges (p. 201).

La grande plaie sociale fut alors le chômage. Les syndicats ouvriers se trouvèrent partiellement consolés par un de leurs succès (chap. 8). Mais leur vraie consolation découla d'un mot d'ordre: « Il faut que la charité égale la misère » (chap. 15). On vit alors le fédéral

Biographie

BENOIT (Réal)

LA BOLDUC. Préface de Doris Lussier. Montréal, Editions de l'Homme [1959]. 123p. ill. (h.-t.) 20cm.

Pour adultes

Parmi les diverses manifestations qui ont illustré les années de crise, entre 1927 et 1933, il est normal de signaler l'engouement du public pour les « soirées du bon vieux temps ». C'est à cette époque, en effet, que les journaux ont reproduit sans cesse les noms de Conrad Gauthier, Hector Charland et nombre d'autres. Madame Edouard Bolduc, mieux connue sous le nom de La Bolduc, illustre le sommet d'une popularité tout à fait dans le goût de ce temps.

Réal Benoit nous rappelle ce personnage typique et nous fait revivre les diverses étapes de sa vie. Née en Gaspésie, Mary Travers a

suivi l'exemple de gens de sa région en venant s'installer à Montréal; bientôt elle se marie avec Edouard Bolduc et, découvrant en elle un talent naturel pour le chant, elle se lance dans cette carrière, composant à la fois les paroles et la musique de ses chansons; elle y joint une note personnelle par des ritournelles mieux connues sous le nom de « turlutage ». La vogue de ces chansons s'amplifie continuellement; des tournées sont organisées à travers tout le pays et la Nouvelle-Angleterre; bientôt le disque vient augmenter l'enthousiasme du public, surtout de la classe ouvrière.

Il ne nous appartient pas d'apprécier la valeur artistique de La Bolduc, d'autres l'ont fait: qu'on relise en particulier les textes de Henri Letondal, Marius Barbeau et Roger Champoux. Il convient toutefois de remercier l'auteur d'avoir fait connaître cette figure originale, illustration vivante du besoin de l'être humain d'exprimer en musique ses sentiments personnels.

Roland GERMAIN

organiser les secours directs; mais on vit surtout le provincial confier la distribution de ses millions à nos admirables Conférences de Saint-Vincent-de-Paul dirigées, au nombre de 282 en 1930, par leur dynamique président canadien C.-J. Magnan. Dans leur tombe, les cendres de Frédéric Ozanam durent tressaillir d'admiration!

A toutes ces misères, qu'il décrit avec émotion, M. Rumilly oppose le tableau réconfortant des liens rétablis entre Canadiens français et Acadiens d'une part et, d'autre part, entre Français des diverses provinces du pays (chap. 2 et 9). Le tableau s'achève sur l'accession du futur cardinal Villeneuve au siège archiepiscopal de Québec (p. 236). Mais il comprend aussi l'œuvre scientifique accomplie par le Frère Marie-Victorin (ch. 2), le développement de la L.O.C. sous la direction de l'Oblat Henri Roy, l'établissement des scolasticats-écoles normales et l'activité fébrile des éditeurs canadiens-français (ch. 16), outre l'expansion de l'A.C.J.C.F. A ce dernier propos, M. Rumilly émet encore une de ces boutades dont il est coutumier: « La jeunesse a longtemps suivi Bourassa pour des idées qui n'étaient pas les siennes; elle tend à suivre l'abbé Groulx pour les mêmes idées qu'il n'exprime pas, mais qu'on lui attribue et qui probablement sont les siennes » (p. 20).

Pour apprécier l'art que déploie M. Rumilly à brosser un tableau exhaustif, on pourra se reporter à ceux que lui inspirent le conflit Est-Ouest (p. 71) et les prodiges de la charité (p. 141).

P. 24: « Une large fraction du clergé redoute un enseignement scientifique où la part des disciplines et des professeurs ecclésiastiques risque de se trouver réduite. » La raison de cette crainte encore trop réelle ne serait-elle pas plutôt cette conviction séculaire: « Aux Anglais le progrès technique, l'industrie, le commerce et la finance; à nous Français, le progrès spirituel, les idées générales, la littérature et l'art » ?

Emile CHARTIER, p.d.

**Indispensables
aux bibliothécaires**

FICHES de CATALOGUES

Rédigées selon les règles internationales de la catalographie (nom de l'auteur, titre de l'ouvrage, adresse bibliographique, description typographique, notes bibliographiques, tracé, classification, cote intellectuelle et morale).

**À CE JOUR, PLUS DE 3,000 OUVRAGES CLASSÉS SUR
FICHES DE CATALOGUES**

— *Listes et conditions d'achat sur simple demande* —

FIDES SERVICE DES BIBLIOTHÈQUES FIDES
25 est, rue Saint-Jacques, Montréal

Littérature étrangère

Religion

BECQUE (Louis), c.s.s.r.

LES TROIS MARIAGES.

Causeries religieuses données à l'Institut National de Radiodiffusion à Bruxelles. [Tournai] Casterman, 1959. 93p. 19cm. \$1.45 (frais de port en plus)

Pour tous

Un danger menace actuellement les auteurs quand ils veulent traiter des sujets aussi populaires que le mariage: c'est celui de redire les idées déjà élaborées par d'autres. C'est un peu le cas dans *Les trois mariages* du R.P. Louis Becqué, c.s.s.r., où l'on montre qu'un mariage est une belle réussite lorsqu'il comporte la triple union des corps, des cœurs et des âmes.

Nous ne voulons pas minimiser la valeur de ces causeries religieuses données à l'Institut National de Radiodiffusion à Bruxelles. Elles ont certainement rendu service à bon nombre d'auditeurs qui, malheureusement, n'ouvrent pas de nombreux livres; toutefois les gens déjà informés, désireux de compléter leur formation en matière conjugale rechercheront d'autres ouvrages susceptibles de leur apporter des perspectives nouvelles.

Roland GERMAIN

.....
CHAUVIN (Remy)

DIEU DES SAVANTS. Dieu de l'expérience. Préface du R. P. Riquet, s.j. [Paris] Mame [c1958]. 277p. 18cm. \$3.00 (frais de port en plus)

Pour adultes, mais spécialisé

Nous venons d'entrer dans l'âge de la science... La Science est une des manifestations les plus marquantes de notre civilisation. Le

monde connaît un phénomène nouveau dont il doit se rendre conscient le plus tôt possible. Phénomène qui est de moins en moins l'apanage d'un Occident orgueilleux. Le désir de savoir et de maîtriser la nature fait éclater les vieux cadres du colonialisme. Le mouvement de réveil — il était dans l'ordre des choses — est généralisé; l'indigène réclame la possibilité d'atteindre au même niveau de technicité, de science et de culture que son ancien maître. Pourquoi s'en étonner? Ce que le colonisateur lui a apporté, c'est une civilisation de plus en plus imprégnée par la science et la technique. Ce qui stimule l'ambition de tous les peuples actuellement, ce n'est guère la soif de la philosophie et de la culture occidentale...

L'ère des découvertes géographiques est terminée; tous les peuples sont informés du potentiel scientifique des pays plus développés. La vieille dispersion des nations est battue en brèche. L'œcuménisme se fait et progresse dans et par la science, qui tantôt émerveille, tantôt alarme.

Telle est la situation et il faut adopter une attitude réaliste, une attitude de contemporain; éviter une évasion dans le passé, par crainte, une évasion dans le futur, par engouement. Nécessité donc d'être présent à cet avènement de la science qui remet en question toute la sagesse traditionnelle. Ce sera peut-être au demi-siècle qui est devant nous qu'il appartiendra de faire la part des choses: laisser tomber ce qui est caduc dans les valeurs du passé, accepter les valeurs nouvelles et adapter la vie à la situation qui surgit.

De la science, nous passons facilement, on le voit, au terrain philosophique. On parle volontiers aujourd'hui d'un monde sans frontière, d'état international. Même extension dans le domaine intellectuel: les anciennes barrières tiennent de moins en moins; la philosophie doit se pencher sur la

réalité d'un monde pénétré de sciences, le savant doit chercher appui sur les sagesse du penseur professionnel. Une collaboration étroite doit s'établir entre eux: la survivance et l'orientation du genre humain en dépend.

C'est ce contexte, brièvement esquissé, qui donne au livre-témoignage de Rémy Chauvin toute sa résonance et son ampleur. M. Chauvin, un authentique savant d'aujourd'hui, veut, comme tant d'autres, accorder sa foi chrétienne à la pulsation du monde qui est le sien; il veut vivifier son activité professionnelle et spirituelle en regard de sa foi; et sans complexe aucun du fait qu'il soit homme de laboratoire.

Dieu des savants, Dieu de l'expérience, le titre même du volume indique bien que l'auteur n'a pas l'intention de faire de Dieu l'objet des sciences... C'est du Dieu des savants qu'il s'agit, il faut éviter l'équivoque. M. Chauvin n'a pas non plus l'ambition d'apporter aux théologiens de nouvelles preuves de l'existence de Dieu. Voici où se situe l'originalité de son attitude réflexive: pour l'homme des laboratoires, le succès, la réussite est la grande loi; réussite est pour lui synonyme de vérité. Alors, avec toute la lucidité et la rigueur de l'esprit scientifique — sans préjugé ni jugement a priori, il y insiste —, l'auteur accumule une documentation abondante qui lui permettra d'appliquer la seule règle valable pour lui, l'expérimentation, au champ des problèmes religieux et des questions soulevées par la foi à un esprit formé à la discipline des laboratoires. Fidèle à sa méthode, notre auteur-biologiste procède à une exploration du monde « moral » (conscience, liberté, motivation), base de notre activité: puis à un examen des grandes religions où l'homme est allé chercher, de tout temps, des raisons à son agir. Dans une seconde partie de son volume, il opère une vérification expérimentale des résultats

obtenus par ces religions, au chapitre de la conversion et de l'expérience mystique.

Evidemment son vocabulaire, sa méthode, ses exigences ne coïncident pas avec celles du métaphysicien et du théologien de naguère... Un exemple: les vœux formulés par l'auteur pour une « théologie positive » non au sens où elle existe déjà mais entendue comme une « théologie de l'observation » et de l'expérimentation, c'est-à-dire tirant parti de l'histoire des sciences et de la psychologie expérimentale pour, en morale (c'est le chapitre qui intéresse l'auteur), vérifier « l'adéquation profonde de certaines règles à la conduite humaine; et... l'inadéquation essentielle de certaines autres » (p. 35-38). « Ceci aboutit à enraciner solidement la théologie dans l'ethnographie et la psychologie. L'étude du développement de l'idée de Dieu et de la loi morale qu'on ne peut séparer qu'en théorie doit se faire suivant les mêmes règles que l'étude de l'évolution du système nerveux. » (P. 128-130) « La théologie, telle qu'on pourrait la concevoir, s'assignerait, en plus de ses tâches de toujours, un but plus dynamique, plus voisin d'une sociologie expérimentale: à savoir le fonctionnement (plutôt que la géographie) des organes religieux que se donne l'humanité, et l'étude de leur métabolisme. » (P. 131)

Voilà comment l'auteur est bien convaincu que le savant ne doit renoncer en rien à ses habitudes mentales quand il est en face du fait religieux. Par ailleurs, c'est avec humilité qu'il demande aux philosophes et théologiens de l'entendre, lui et ses semblables. C'est le pourquoi des suggestions et des pistes de recherche qu'il leur propose, voies qui permettraient d'établir un dialogue avec le monde des scientifiques. Car entre les deux groupes, le danger est grand d'une imperméabilité. M. Chauvin le souligne. En effet, ne l'oublions pas, une foi adulte ne peut qu'être étayée par une réflexion théologique continue. Pour être trop attachée à des formes du passé, la théologie se fera-t-elle ésotérique au monde des scientifiques qui

voudraient trouver en elle assistance dans leur recherche de Dieu et soutien dans leur vie théologique? Si le théologien se veut aussi porteur du Message il trouvera dans ce volume matière à réflexion féconde.

Claude CHAMPAGNE

HORATCZUK (Michel), s.j.

EN ROUTE VERS DIEU.
Les scrupuleux, les nerveux, les sensuels, les découragés, etc. Traduit par M. l'abbé René Virrion. Mulhouse, Editions Salvator, 1959. 102p. 19cm. \$1.90 (frais de port en plus)

Pour tous, mais spécialisé

La vraie liberté humaine comporte la maîtrise sur les facultés, sur les instincts et sur les événements, et cet équilibre psychique permet de servir Dieu plus humainement. Néanmoins, si aucune tare

physique ne peut empêcher d'atteindre à la plus haute sainteté, que penser du déséquilibre psychique sur ce point? C'est à cette question que répond le Père Horatczuk dans son ouvrage.

Au départ, il établit clairement que « la sainteté ne dépend pas de facultés naturelles » (p. 8). Il dissipe un malentendu assez grave entretenu par certains hagiographes, qui font ressortir d'une façon exagérée les talents naturels des saints, et qui risquent ainsi de mettre au second plan le caractère essentiellement surnaturel de la sainteté.

A plusieurs reprises, l'A. rappelle opportunément que « l'âme mutilée porte un lourd fardeau, mais que personne n'est exclu du royaume pour autant, pourvu qu'il le porte de son mieux » (p. 49-50). Le succès surnaturel n'est pas toujours apparent, et il peut se cacher sous des échecs extérieurs; en effet, « la grâce est le seul succès véritable du chrétien, car elle est

2e édition
revue, corrigée et augmentée

Marcel DUBOIS, c.ss.r.

Membre de l'Académie pontificale de Liturgie

Manuel du sacristain

L'auteur expose avec clarté les règles de la parfaite ordonnance des cérémonies et donne des indications très détaillées sur les objets et les ornements à préparer pour tous les offices de l'année, au rite simple, solennel et pontifical.

222p. 17.5cm. Table des matières et table alphabétique.

\$2.25 (par la poste \$2.35)

Du même auteur

Cérémonial des servants et du clergé. Broché \$2.75
Relié \$3.00

Cérémonial du célébrant et des ministres sacrés.
Relié \$5.00

(Ajouter \$0.20 par ouvrage pour frais d'envoi)

En vente chez FIDES

l'union à Dieu. Au jugement dernier on sera étonné de la riche moisson d'une vie remplie d'échecs » (p. 101).

Il ne faut donc aucunement minimiser les possibilités de sainteté qui demeurent pour ceux dont le psychisme est déséquilibré. En principe, la grâce ne détruit pas la nature mais la perfectionne, sur le plan ontologique d'abord, et ensuite sur le plan existentiel avec l'aide de l'ascèse, de la prière et des purifications passives des sens et de l'esprit. Cependant il n'en reste pas moins que la sainteté ne se confond pas toujours intégralement avec la perfection morale objective, ni avec l'équilibre psychique que l'évolution de la grâce dans une âme entraîne le plus souvent dans les sommets de la perfection chrétienne.

Incidentement, il faut admettre que, comme conséquence de la chute initiale, il y a chez tout être humain une portion variable de pathologique, et le type théorique d'homme psychiquement adulte ne se rencontre pas à l'état pur. L'équilibre psychique est perpétuellement instable et perpétuellement à construire, du moins à parachever. L'équilibre est toujours *relatif*, si bien que l'être humain, sauf dans la vie des saints authentiques le plus souvent, demeure, même de façon imperceptible au premier coup d'œil, un adolescent incomplètement épanoui, comme diraient les psychologues. Ainsi, pour le clinicien, l'individu *normal* est celui dont l'équilibre est satisfaisant et pour qui aucune thérapeutique n'est actuellement nécessaire.

Le misérable déséquilibré n'est donc pas moins appelé à la sainteté que celui qui jouit d'une parfaite santé psychique. L'un et l'autre partagent le même état de pécheur à qui Dieu offre la grâce du salut, et l'on ne peut raisonnablement avantager celui-ci plutôt que celui-là. Et s'il fallait établir une préférence, on devrait peut-être l'attribuer au pauvre psychique, car lui du moins ne peut être tenté de se glorifier de sa perfection et de son équilibre.

En conséquence, même si une vie morale plus régulière est désirable, il serait faux de prétendre que la possibilité de la sainteté dépend d'une cure psychanalytique. Une telle cure ne conditionne jamais l'attitude foncière de l'homme en face de Dieu, à moins qu'il ne s'agisse d'un être totalement aliéné pour lequel on pourrait envisager la guérison.

L'A. analyse brièvement la situation des principaux groupes de déséquilibrés (impulsifs, découragés, timorés, sentimentaux, etc.), et leur apporte des conseils très judicieux inspirés de la morale catholique et de la psychologie. Comme son but a été de faire œuvre de vulgarisation, il n'approfondit pas les sujets

abordés; néanmoins, on perçoit facilement, comme sous-jacente à toutes les considérations exprimées, une doctrine sûre et nuancée.

Le lecteur ne doit évidemment pas s'attendre à ce que ces conseils soient des recettes magiques et immédiatement efficaces. En effet, en montrant l'idéal à atteindre, qui est parfois lointain en pratique, et les moyens qui peuvent y conduire, l'A. compte sur un effort patient et répété, car « le succès, écrit-il, ne saurait venir du jour au lendemain; il faut mûrir longuement et souffrir avant d'apprendre à aimer vraiment » (p. 90).

Ovila MELANÇON

Au Club Canadien du Livre

Vous payez 4 ouvrages brochés
Vous en recevez 6 dont 4 reliés

Chaque mois un livre relié pour le prix du même livre broché.

GRATUIT

Un livre-prime à tout nouvel abonné.

GRATUIT

Un livre-prime après achat de 4 sélections.

UNE SEULE CONDITION

S'engager à acheter 4 sélections en 12 mois.

Sélection de mai 1960

NANCY, L'ANGE ENVOLÉ par Marguerite Hamilton

Un récit vécu, plein de fraîcheur et de vie, dont l'intérêt est tout d'abord d'ordre psychologique. L'auteur nous fait vivre l'évolution qui s'opère chez sa fille, Nancy. D'enfant, celle-ci devient une adolescente. Cette transition soulève des problèmes d'autant plus difficiles à résoudre que Nancy est amputée des deux jambes.

Autre source d'intérêt: le caractère américain du livre (méthodes d'éducation américaines, réactions produites par la découverte de la France, milieux entrevus).

264p. 19cm. Relié

Prix aux membres du Club: \$2.65

Bulle.in d'inscription (à découper ou à recopier)

CLUB CANADIEN DU LIVRE



25 est, rue
Saint-Jacques
MONTREAL
UN. 1-9621

Veillez m'inscrire au Club Canadien du Livre et me faire parvenir la sélection de mai 1960 (Nancy, l'ange envolé, par Marguerite Hamilton, au prix de \$2.65 franco), ainsi que votre livre-prime d'inscription.

Je m'engage à acheter au moins 3 autres sélections au cours des 12 prochains mois. Vous vous engagez, pour votre part, à m'adresser votre circulaire mensuelle et à me donner un livre-prime chaque fois que j'aurai acheté 4 sélections.

Nom

Adresse



Paul Claudel

EN COLLABORATION

TÊTE D'OR ET LES DÉBUTS LITTÉRAIRES. Paris, Gallimard, 1959. 264p. 21cm. (*Cahiers Paul Claudel*, I).

Pour tous

L'œuvre de Claudel n'a pas fini de nous éblouir. A la mort du poète, en 1955, l'ensemble de son œuvre nous était connu, sa signification profonde se dégageait déjà, à notre grand ravissement. Mais depuis, de nouvelles résonances se font entendre et nous sentons qu'il reste bien des coins inconnus à explorer dans cette forêt mystérieuse.

Les *Cahiers Paul Claudel* constitueront désormais, pour tous ceux qui s'intéressent à cette œuvre, une mine de renseignements. Dans ce premier numéro, nous retrouvons le poète au moment de la composition et de la publication de *Tête d'Or*. Sa correspondance avec Mallarmé, Pottecher, Elimir Bourges et d'autres personnalités constitue un dossier précieux. On nous offre aussi un article magistral de François Varillon sur le symbolisme de la porte dans l'œuvre de Claudel ainsi qu'un texte de Jean Wahl sur

certains aspects de son esthétique. Les *Cahiers* se proposent encore de renseigner les lecteurs sur les travaux qui se publient sur notre poète et les diverses activités intellectuelles qui se rapportent à lui. Il ne reste qu'à attendre avec beaucoup d'impatience la deuxième livraison de la série.

Paul-Emile ROY

GODEAU (Marcel)

LE VOYAGE A MAJORQUE de George Sand et de Frédéric Chopin. Octobre 1838 — mai 1839. Paris, Nouvelles Editions Debresse [1959].

Appelle des réserves

Le voyage de George Sand et de Frédéric Chopin à Majorque fut considéré comme une folle équipée et un véritable fiasco pour Chopin qui en revint plus mort que viv.

Il semble bien que le prétexte invoqué par George Sand pour changer de climat ait été la faible santé de son fils Maurice; au fait toutes les pensées de la femme-écrivain allaient, à ce moment-là, à son récent ami Chopin qui, pour prendre l'expression d'une dame de l'époque, « toussait avec une grâce infinie ».

George Sand et ses deux enfants, Maurice et Solange, quittèrent donc Paris le 18 octobre 1838 chargés de nombreux bagages. Pour tromper les mauvaises langues, Chopin ne les rejoignit que quelques jours plus tard à Perpignan dans le Roussillon. De là le groupe s'embarqua pour Barcelone et enfin pour Palma de Majorque, aux îles Baléares.

Quatre jours après leur arrivée, soit le 13 novembre, les célèbres touristes cherchaient encore un gîte. Enfin, après bien des démarches, ils réussirent à trouver une maison de campagne située dans « un désert délicieux ». Le chalet bleu appartenait à un *senor Gomez* et

portait le nom de mauvais augure « So'n Vent ». « C'était une baraque qui prenait l'eau » avoua George Sand peu après. La saison des pluies commençait. Cette atmosphère humide n'eut rien de bon pour Chopin, il recommença à tousser. Les médecins diagnostiquèrent le malaise: la consommation. Et comme aux Baléares, tuberculeux était synonyme de pestiféré, George Sand eut beau traiter ces idées de « préjugés contagionistes », le *senor Gomez* expulsa quand même les locataires de So'n Vent; puis il prit soin de leur faire payer le replâtrage et le reblanchissage de la maison en plus de leur faire acheter tout le linge dont ils s'étaient servis. Le séjour à So'n Ven avait duré un mois.

Entre-temps, à quelques milles de Palma, les voyageurs avaient loué trois pièces et un jardin à la Chartrreuse de Valdemosa, désaffectée depuis deux ans. Ils y arrivèrent le 15 décembre par un soleil splendide. L'irrésolu Chopin qui n'avait de permanent que la toux fut cependant enchanté du décor auquel venait s'ajouter « un cimetière des plus romantiques ». Quant à son amie, pour égayer les douceurs du cloître, elle souhaitait voir des revenants; en femme de lettres, elle ajoutait: « C'est la poésie, la solitude, c'est tout ce qu'il y a de plus « chiqué » sous le ciel. »

A l'enthousiasme des premiers jours succéda bientôt un désenchantement qui dégénéra en horreur. Les voyageurs étaient mal servis, volés, haïs et la population commençait à les mépriser. George Sand prit peur devant les hallucinations et les terreurs de Chopin. « Une feuille de rose, l'ombre d'une mouche le faisaient saigner, » bref, le ciel d'Espagne l'écorchait vif. Comment distraire le pianiste? Le piano qu'on avait fait envoyer de Paris à Majorque n'était pas encore arrivé. On dut recourir à un vieil instrument. Il semble bien que les *Préludes*, surtout les plus tristes et les plus navrants, furent composés pendant cette période. Enfin le Pleyel qui avait coûté 1200 francs à Paris arriva. Les douaniers exigèrent 700 francs de droits d'entrée. Chopin n'avait plus d'argent et les

dans bien des cas, le mieux qu'on puisse faire, c'est de se déplacer en pensée. Et ce n'est déjà pas si mal, surtout si on le fait en compagnie d'un écrivain authentique comme Agnès Chabrier.

Dans un style plaisant, imagé, par moments poétique, l'Auteur nous décrit un tour du monde d'est en ouest, d'après un itinéraire bien personnel, « peu orthodoxe » comme elle le dit elle-même. C'est ainsi qu'on peut visiter des endroits assez peu connus en traversant des pays tels que: la Rhodésie, l'Afrique du Sud, l'Égypte, l'Iran, l'Inde,

le Siam, l'Indochine, le Japon, le Pérou et la Bolivie, le Mexique, les États-Unis, l'Islande.

Si Agnès Chabrier connaît bien l'art d'écrire, elle connaît aussi l'art de voyager de façon intéressante. Malgré son goût de l'aventure, elle sait préparer ses voyages: par l'intermédiaire d'amis, de relations, à peu près dans chaque ville quel qu'un l'attend pour lui faciliter la connaissance du lieu et de ses habitants. Un simple séjour à l'hôtel est à ce point de vue beaucoup moins enrichissant. C'est ainsi, par des contacts personnels, qu'elle peut se faire une bonne idée de la situation sociale, politique et économique de chaque endroit et en faire part à ses lecteurs.

Les beaux paysages entrevus sont décrits avec chaleur. On sent que l'Auteur aime profondément la nature, qu'elle voudrait en saisir tous les multiples aspects et jusqu'aux moindres nuances. Elle nous communique son enthousiasme pour les endroits enchanteurs qu'elle traverse, souvent évocateurs d'un passé plein de mystère, et nous comprenons sa nostalgie lorsqu'elle les quitte, peut-être pour toujours. Par contre, on ressent intensément la misère et la tristesse de certaines contrées cernées par d'immenses difficultés économiques et sociales, l'Inde par exemple.

Cet ouvrage de plus de 350 pages, très dense, peut procurer des heures de lecture agréable, reposante, source d'évasion et de culture.

C. MARTIN-POTVIN

Daniel Rops a résumé admirablement la vie et les œuvres de saint Vincent de Paul, dans un texte relativement court mais avec la compétence qu'on lui connaît. Ce texte est accompagné de nombreuses gravures marginales de très bon goût.

Une centaine de photos de René Perrin illustrant la biographie du Saint, sont d'une haute qualité artistique.

Cet ouvrage est une remarquable réussite en son genre.

Ovila MELANÇON

EN COLLABORATION

ALBERT BEGUIN 1901-1957. Tiré à part d'un n° spécial de la revue *Esprit*, déc. 1958. [Paris] Editions du Seuil [1959]. 223p. photos (h.-t.) 21.5cm. \$2.90 (frais de port en plus)

Pour tous

C'est un numéro spécial de la revue *Esprit* sur celui qui en fut le directeur de 1950 à 1957, l'année de sa mort. On y retrouve l'homme à travers des lettres, des documents divers et un article dense et généreux de Daniel Pezeril. L'existence de Béguin est de celles qui ont acquis une plénitude exceptionnelle et une haute signification. Elle s'est déroulée au milieu d'un travail intellectuel acharné et d'une attention continuelle aux grands problèmes et aux misères de notre temps.

On y retrouve aussi l'auteur de nombreux ouvrages: livres, articles, etc. Son œuvre est le lieu de rencontre des romantiques allemands et de plusieurs grands écrivains français: Pascal, Balzac, Nerval, Bloy, Péguy, Bernanos. En expliquant cette rencontre, on ne projette pas seulement des lumières sur l'œuvre de Béguin lui-même mais aussi sur celle de ces penseurs. Béguin a apporté un éclairage nouveau sur bien des problèmes littéraires et ce numéro d'*Esprit* constitue une excellente introduction à sa pensée.

Paul-Emile ROY

Rééditions

Saint-Denys Garneau
**POÉSIES
COMPLÈTES**

**Regards et Jeux dans l'espace.
Les Solitudes.**

"C'est une œuvre d'une intensité poétique sans analogue dans notre littérature" (Roger Duhamel)
Avertissement de Jean LeMoine et Robert Elie. Introduction de Robert Elie.

277p. Coll. Le Nénuphar
\$2.50 (par la poste \$2.60)

Thérèse Gouin Décarie
**Le développement
psychologique
de l'enfant**

Un livre indispensable à tous les parents et éducateurs désireux de mieux comprendre les enfants et leurs réactions.

Préf. de A. Goldbloom, m.d.
8e mille. 179p. 20cm.
\$2.00 (par la poste \$2.10)

Rappel

De l'adolescence à la
maturité \$2.00
(par la poste \$2.10)

Marcel-M. Desmarais, o.p.
ADAM ET ÈVE

dans le monde d'aujourd'hui
Aucun ouvrage n'a encore traité du bonheur au foyer d'une façon aussi concrète et aussi pratique.

190p. 21.5cm. 40 caricatures de Jacques Gagnier.
\$2.00 (par la poste \$2.10)

Rappel

Le bonheur, cet inconnu \$1.75
L'amour à l'âge atomique \$1.75
(par la poste, \$0.10 en sus par ouvrage)

Chez FIDES

Biographie

DANIEL-ROPS

MONSIEUR VINCENT. Biographie illustrée préparée par Jean Servel, o.m.i., et l'abbé Jean Marie. Maquette et photos de René Perrin. Lyon. Editions du Chalet [1959]. [177]p. ill. 24cm. \$7.70 (frais de port en plus)

Pour tous

Cet album luxueux a été préparé avec un grand soin, sous la direction du R. P. Jean Servel, o.m.i., avec la collaboration de l'abbé Marie.

Littérature de jeunesse

BOSCO (Henri)

BRAS DE FER. Imagé par Romain Simon. [Tournai] Casterman [1959]. 32p. ill. 32cm. (Coll. *Plaisir des Contes*) Relié. \$2.50 (frais de port en plus)

Pour jeunes

Pour le plaisir des jeunes lecteurs, Henri Bosco fait la narration d'un conte qu'anime un héros doué d'une force herculéenne. Maître sur sa goélette, « Bras de Fer » donnait la chasse aux dangereux pirates qui sillonnaient les mers. Sous des dehors redoutables, il cachait un cœur d'or. Ainsi, il s'était fait le protecteur de Balbine un petit bout de fille courageuse qu'il se plaisait à embarquer sur sa « Rose-des-Vents ».

Quelle aventure viendra troubler ce monde enchanté? Les jeunes succomberont à la curiosité en lisant ce beau conte écrit pour eux dans une langue alerte et imagée.

C. LALANDE

HOULE (Denise)

LA FAMILLE TRAPP. D'après le scénario du film *Die Trapp Familie*. Adaptation de Denise Houle. Montréal, Fides [1959]. 52p. ill. 25cm. \$1.50 (frais de port en plus)

Pour jeunes

C'est une histoire prenante que celle de la famille Trapp: commençant comme un conte de fée, dans un magnifique château, mais parsemée ensuite de malheurs qui seront surmontés et transformés grâce aux qualités admirables des membres de la célèbre famille.

Il est certain que beaucoup de



Les époux Von Trapp

gens connaissent déjà les détails de la vie des Trapp. Il y a quelques années on accueillait avec beaucoup d'enthousiasme un ouvrage de la baronne Trapp elle-même, relatant leur vie extraordinaire, tourmentée mais splendide. Par ailleurs, des millions d'auditeurs à travers le monde ont pu apprécier le talent musical des Trapp, qui ont été amenés par la demande à donner des concerts de chant dans un grand nombre de pays. Devenue célébrité internationale, la famille s'est vue l'objet d'un film remarquable, alliant l'art à la qualité morale. Du scénario de ce film a été tirée une adaptation que Fides présente aujourd'hui, en un bel album abondamment illustré de photos extraites du film lui-même.

Le texte se trouve forcément très restreint, trop parfois à notre gré et pour un parfait enchaînement, mais l'essentiel est là, avec même un peu de l'humour de la baronne transposé ici. Ceux qui ont vu le film apprécieront d'avoir en main ce document qui fixe le souvenir des personnages sympathiques que l'écran leur a fait aimer. Les autres auront certainement le goût de se rattraper si l'occasion s'en présente,

ou encore de lire l'histoire complète de la famille Trapp.

Par sa belle présentation, sa fraîcheur, son intérêt humain et chrétien, ce livre est susceptible de plaire à tous, mais surtout aux jeunes filles. Les éducatrices auraient le choix heureux en présentant cet album à leurs élèves comme récompense scolaire.

C. MARTIN-POTVIN

VERITE (Marcelle)

CURIOSITES DU MONDE ANIMAL. Aquarelles de Elisabeth Ivanovsky. [Tournai] Casterman [1959]. 44p. ill. 32cm. (Coll. *Encyclopédie Casterman*). Relié. \$3.50 (frais de port en plus)

Pour jeunes

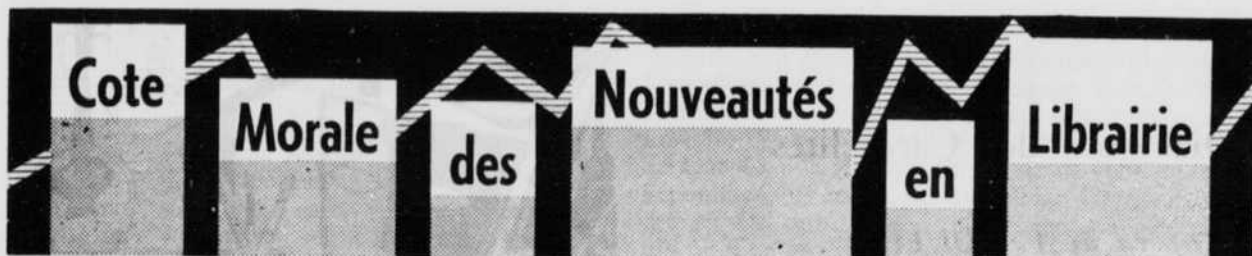
C'est une encyclopédie forcément incomplète mais combien intéressante d'animaux étranges: animaux préhistoriques, ou hôtes des forêts denses, de la grande mer mystérieuse ou de l'azur du ciel.

Les jeunes lecteurs se familiariseront avec le fabuleux diplodocus, la baleine bleue — dont le poids atteint celui de vingt-quatre éléphants! — et le camouflage inventé par certains animaux pour échapper à leurs ennemis.

Au contact de ces étonnantes découvertes, puissent les jeunes ouvrir leurs yeux aux merveilles de la nature!

Ce luxueux album est illustré à profusion d'aquarelles aux couleurs vives.

C. LALANDE



Beaucoup d'éducateurs, de libraires, et même de bibliothécaires n'ont pas en mains les instruments nécessaires pour se rendre compte, très rapidement, de la valeur morale des ouvrages qui viennent de paraître sur le marché. Aussi avons-nous pensé leur rendre service en publiant, chaque mois, une liste des plus récents ouvrages avec leur cote morale. Cette cote a été établie après consultation attentive des diverses revues catholiques de bibliographie-conseil, telles que *Livres et Lectures*, les *Notes bibliographiques*, la *Revue des Cercles d'étude d'Angers*, etc. Il se peut cependant que quelques-unes de ces cotes soient, un jour ou l'autre, sujettes à rectification, si, après une étude des ouvrages en question, nous nous rendons compte que la cote donnée par les revues européennes n'est pas adaptée au milieu canadien. Quoi qu'il en soit, nous croyons que les cotes données ci-dessous sont suffisamment sérieuses pour être publiées, sous bénéfice d'inventaire.

ABRAHAM (P.), <i>Rouge est le sang des noirs</i>	D	JAUNIERE (C.), <i>D'orgueil et de passion</i>	TB
ANDRO (J.-C.), <i>Les vacances interdites</i>	D	LA VARENDE, <i>L'amour sacré et l'amour profane</i>	B?
ARNAU (F.), <i>Qui était Roy Denver?</i>	TB	MARILL-ALBERES (F.), <i>Stendhal</i>	B?
BARTOK (J.), <i>Mort provisoire</i>	B	MERCURE (N.), <i>La mésangère</i>	TB
CALDWELL (T.), <i>Une étoile sur Antioche</i>	B?	MILLER (M.), <i>Une ténébreuse enquête</i>	B
CHRISTENSEN (S.), <i>Les Sœurs Lindeman</i>	B	MIRANDA (L.), <i>Bellissima</i>	TB
CONCHON (G.), <i>La corrida de la victoire</i>	D	MOSCOW (A.), <i>Le drame de l'« Andrea Doria »</i>	TB
DABADIE (J.-L.), <i>Les dieux du foyer</i>	M	MURRAY (M.), <i>L'Oncle Titus finira mal</i>	TB
DENUZIERE (M.), <i>Les trois dés</i>	B?	NEVILLE (E.), <i>Le porteur de toréadors</i>	B
DU BOS (C.), <i>Choix de textes</i>	TB	PEYRAMAURE (M.), <i>L'Aigle des 2 royaumes</i>	M
EVANS (J.), <i>Une auréole pour Satan</i>	D	PINEAU (C.), <i>Mon cher député</i>	B?
EXBRAYAT (C.), <i>Chewing-gum et spaghetti</i>	B?	RASMUSSEN (G.), <i>Le vrai visage</i>	B
FERRIERE (J.-P.), <i>Cadavres en mitaines</i>	B	RUFFRAY (P. de), <i>Le Procès du centurion</i>	TB
FLEISCHMAN (T.), <i>En écoutant parler Napoléon</i>	B	SAINT-AVIT, <i>Ma timide colombe</i>	TB
FRANCILLON (C.), <i>Les gens du passage</i>	B	SLAUGHTER (F. G.), <i>Lorena</i>	B?
GANDON (Y.), <i>Terres chaudes</i>	B?	TOMASI DI LAMPEDUSA (G.), <i>Le Guépard</i>	B?
GANN (E. K.), <i>La nonchalante Ethel</i>	B?	TOURNIER (J.), <i>Les jardins du roi</i>	B
GARDON (V.), <i>Le vert soleil de la vie</i>	TB	URIS (L.), <i>Exodus</i>	B
GARNIER (C.), <i>La fête des sacrifices</i>	M	VEXIN (N.), <i>Du côté de Passy</i>	B?
GERBAULT (J.-M.), <i>André Chénier</i>	B?	VIDALIE (A.), <i>La belle Française</i>	D
HARDY (R.), <i>L'aigle et le cheval</i>	TB	WALSER (M.), <i>Quadrille à Philippsbourg</i>	D
JAMET (H.), <i>Un autre Bernanos</i>	TB	WELLMAN (P.), <i>La Maîtresse de fer</i>	B?
JARDIN (C.), <i>Les hommes que nous aimons</i>	M		

RECTIFICATION DE COTE. — Dans le no de février 1959 de *Lectures*, à la page 189, nous indiquions la cote B pour l'ouvrage de Paul Guth, *Le Naïf aux quarante enfants*. C'est plutôt la cote D qui convient à cet ouvrage, tel qu'indiqué dans un précédent no de *Lectures* (18 février 1956, p. 103). Nos abonnés voudront bien corriger cette erreur.

Signification des cotes

M — mauvais

D — dangereux

B? — appelle des réserves

B — pour adultes

TB — pour tous

TB-S — pour tous mais spécialisé

"Dialogues des Carmélites"

opéra de F. POULENC



Charles-O. DUPUIS, c.s.c.



Il était de bon ton de choisir pour la première canadienne de l'opéra de Poulenc les *Dialogues des Carmélites*, le soir du Vendredi Saint. En ce jour où le sentiment religieux s'éveille davantage chez les hommes, où leur émotivité est plus sensible à vibrer devant ce qui est sublime, où leur réceptivité est plus grande devant un message spirituel qui leur est proposé, le drame du déchirement de la nature par la Grâce était de nature à susciter en eux des résonances plus profondes.

J'étais curieux, comme tant d'autres, de voir comment Francis Poulenc avait traité la prose de Bernanos, comment il avait pensé, au travers sa musique, le drame intérieur si profond qui se joue dans l'âme de Blanche de la Force. Connaissant la pièce, je me demandais si la musique aurait amplifié son intensité dramatique, ou si elle lui aurait nuï, en rendant par exemple le texte un peu caduc, en alourdissant son rythme, en figeant trop le jeu des personnages, comme il arrive très souvent, pour ne pas dire presque toujours, dans le genre « opéra ».

Je me gardais cependant de nourrir de préjugé avant l'audition de l'œuvre. Au fond, j'éprouvais peut-être en moi-même, la même inquiétude qu'avait ressentie Poulenc lorsqu'on lui proposa d'écrire un opéra avec l'œuvre de Bernanos: comment traduire une œuvre aussi dense, aussi suggestive, en musique? La partie était redoutable à jouer et les embûches n'y manquaient pas. Il fallait un Poulenc, alliant en lui des dons musicaux très grands et un sens inné du théâtre, pour trouver solution au problème.

On connaît la trame de cette émouvante tragédie. Elle retrace l'histoire du martyr des Carmélites de Compiègne, guillotiné sous la Révolution Française. L'œuvre est centrée sur un personnage tra-

vaillé par l'appel de Dieu, Blanche de la Force. Fille d'un Marquis, elle est rongée par la peur devant les dangers menaçants de la Terreur. La Peur, une peur obsédante qui la fera se réfugier au Carmel, qui la fera chercher courage et fermeté auprès du Christ de l'Agonie, qui la fera reculer devant le vœu du martyr prêté par ses compagnes pour la survie du Carmel et le salut de la patrie, qui la fera s'enfuir à la faveur d'un moment d'agitation. La Peur qu'elle vaincra enfin, sous le coup foudroyant de la grâce, alors qu'elle surgira de la foule pour rejoindre ses compagnes sur l'échafaud. Le titre donné par Gertrud von Le Fort à sa nouvelle: *Dernière à l'Echafaud*, tient davantage compte de la concentration du drame sur ce personnage en qui la Grâce triomphe de la peur.

Le début de l'œuvre, où l'on assiste au dialogue entre le Marquis de la Force et le Chevalier de la Force, et où l'on retrouve Blanche de la Force priant la Prieure du Carmel de l'admettre au Cloître, a pu en décevoir plusieurs. Pour ma part, n'étant pas d'avance tellement sympathique au genre « opéra », j'éprouvai un certain malaise. Le texte me paraissait caduc dans le revêtement mélodique qu'on lui avait imposé. Il arrivait souvent même qu'on le perdait ce texte, lorsque les voix se maintenaient trop constamment dans l'aigu. Et le rythme du débit souffrait d'une certaine paralysie.

Mais, au fur et à mesure qu'il pénétrait dans l'intensité du drame intérieur, Poulenc gagnait la partie. Dans la scène de l'agonie de Mme de Croissy, où elle assume la peur de sa jeune novice pour mourir d'une mort horrible, elle, la forte, l'indomptable, la musique souligne l'intensité dramatique et exprime même, en quelque sorte, ce que le texte suggère. Ce moment est un des sommets de l'opéra, et il faut reconnaître la justesse de ton avec laquelle le compositeur a traité cette scène.

Cette justesse de ton ne cessera de s'affirmer par la suite. Musique et drame se retrouveront intimement liés, s'animant mutuellement.

Lorsque la nouvelle Supérieure, Madame Lidoine, s'adresse à la communauté qui vient de prononcer son acte d'obéissance, la courbe mélodique est d'un goût très raffiné, et la partition d'orchestre révèle le sens harmonique de Poulenc, à son meilleur. Vient ensuite l'ineffable « Ave Maria », chanté par la communauté, à coup sûr l'une des plus belles pages de l'opéra. J'ai toujours admiré les Motets de Poulenc, et j'ai retrouvé avec émotion la délicatesse et la profondeur de son sens religieux dans cette page sublime.

L'entrevue du Chevalier de la Force avec sa sœur Blanche qu'il est venu supplier de quitter le couvent, est d'un pathétisme où encore, le musicien a su garder une grande justesse d'expression. Pas d'effusion lyrique forcée, mais toujours, un style qui cherche la vérité.

Ce deuxième acte nous fait goûter la présence toute fraîche, toute souriante de Sœur Constance. Dans sa simplicité charmante, elle donne de la force à Sœur Blanche, sans cesse tourmentée par sa peur. Son entretien avec elle, dans la blanchisserie du couvent, nous fait retrouver un Poulenc féru de grâces naïves, imprégné des élégances debussystes.

Le tableau final marque le point culminant de l'œuvre. Le *Salve Regina*, au rythme duquel les condamnées marchent l'une après l'autre vers la guillotine, est un chef d'œuvre en soi et révèle la noblesse d'un artiste qui cherche à exprimer l'ineffable, un artiste dont la pensée est marquée au coin de la foi et de la sincérité.

En somme, cette présentation des *Dialogues des Carmélites* m'a fait connaître une partition qui se classe à coup sûr parmi les plus grandes de notre époque. L'impression qu'elle m'a faite me laisse peiné de ne pouvoir la réentendre pour en savourer plus à mon aise toutes les richesses. Je comprends maintenant et je souscris à l'enthousiasme de Claude Rostand qui écrivait dans *le Monde*: « Il faut retourner à l'origine des mots grandeur, simplicité, noblesse, si médiocrement employés d'ordinaire, pour comprendre tout ce que la création de M. Francis Poulenc a d'exceptionnel et de rare, à quel point le compositeur s'y montre digne d'une pièce qui, dans le monde entier, a bouleversé croyants et incroyants... C'est la discrétion de M. Poulenc, (je dirai même son humilité) qui frappe ici. Il n'a nullement cherché à forcer ses effets... Il n'a pas cherché de grands éclats. Il s'est volontairement effacé derrière un sujet qui allait à son cœur et derrière un texte qu'il admirait. »¹

On se doit de rendre hommage aux responsables de cette présentation pour leur magistrale réussite. L'excellent réalisateur, M. François Bernier, a su s'entourer de collaborateurs non moins excellents. La mise en scène de Maurice Sarrazin et les décors de Jean-Claude Rinfret, empreints de sobriété et de dépouillement, mettaient en valeur l'intériorité du drame. De cette équipe, il convient de répéter ce qui fut dit à propos de Poulenc: « Ils n'ont nullement cherché à forcer les effets... Ils n'ont pas cherché de grands éclats. » J'ai admiré combien ils ont voulu être fidèles à la qualité intérieure de l'œuvre. Tout comme l'a été le musicien en face du drame de Bernanos. On ne peut souhaiter plus d'unité de conception depuis l'auteur du texte jusqu'aux responsables de la production, en passant par le musicien, le metteur en scène, le décorateur et les chanteurs.

Parlant de ceux-ci, il faut souligner l'excellente distribution réunie pour ce programme. La brillante soprano Cécile Vallée, dans le rôle de Blanche de la Force, a révélé une sensibilité et une intelligence remarquables. Elle a maintenu la « présence » de cette âme tourmentée, et cela, avec une sobriété parfaitement dosée. Elle a de plus confirmé les qualités vocales qui la promettent aux plus grands succès.

Mme Elena Nikolaidi, par la justesse de son interprétation et par la richesse impressionnante de sa voix de contralto, fut une Mme de Croissy de grande classe. Huguette Poulin, en Sœur Constance, apporta toute la fraîcheur d'une voix très pure et toute la spontanéité charmante qui convenaient parfaitement à son personnage.

A toutes les qualités dont je viens de faire mention, il ne faut pas oublier d'ajouter la perfection constante de l'image. Les prises de vue relevaient d'un grand art et le tableau final, en particulier, suffirait à lui seul à consacrer le talent d'un réalisateur.

En somme, les *Dialogues des Carmélites* se classent parmi les meilleures réalisations qu'il soit possible de voir sur nos écrans et, cela est de nature à ajouter au prestige de notre Télévision canadienne.

Charles-O. DUPUIS, c.s.c.

1. Cité dans *La Semaine à Radio-Canada*, vol. 10, no 28.

L'épiscopat français dénonce l'immoralité du cinéma national

PARIS (CCC) — A l'issue de la réunion qu'elle vient de tenir à Paris, l'Assemblée des cardinaux et archevêques de France a publié le communiqué suivant :

« L'Assemblée des cardinaux et archevêques constate avec une profonde inquiétude, l'immoralité grandissante d'un certain nombre de films de la production française. Non seulement cette immoralité s'étale dans les thèmes et les images, mais — fait nouveau et plus grave — il semble que certains auteurs manifestent la volonté très nette de libérer l'homme de toute morale même naturelle. L'influence de ces films pénètre l'atmosphère générale de la société et oriente ainsi la manière de penser et d'agir d'un grand nombre de nos contemporains, en France et à l'étranger. Ainsi, le comportement spirituel de notre pays — et même du monde moderne — se trouve directement atteint.

« Nous avons trop conscience des devoirs de notre charge pour garder plus longtemps le silence. Il risquerait d'être interprété comme une faiblesse, ou même une coupable indifférence devant un tel danger de corruption. Nous savons que le cinéma, art populaire par excellence, saisit l'homme tout entier, exerce une véritable fascination et une totale emprise sur les spectateurs, s'ils s'abandonnent à la magie du spectacle sans volonté de critique. C'est un danger d'autant plus grave que la jeunesse représente la clientèle la plus fidèle de l'écran.

« L'enjeu est d'importance. Il serait vain d'espérer un relèvement de la dignité des mœurs et un redressement moral de notre pays, si l'on continuait à tolérer que triomphent

sur l'écran le persiflage des vertus familiales et des valeurs humaines, la soif désordonnée de l'argent, le complaisant étalage de tous les débordements sensuels et le mépris de toute autorité.

« C'est pourquoi, nous faisant l'écho de l'enseignement souvent répété des Souverains Pontifes, repris par Sa Sainteté Jean XXIII dans ses récents messages, nous adressons un vigoureux appel à la conscience de tous ceux qui portent une part de responsabilité en ce domaine, en particulier aux pouvoirs publics qui ont le droit et le devoir d'intervenir pour la sauvegarde du bien commun, aux professionnels, spécialement aux chrétiens, qui exercent une autorité dans le cinéma, aux journalistes enfin qui, par vocation, sont des éducateurs du public.

« D'autre part, l'expérience ne montre-t-elle pas qu'un film sain peut être une œuvre d'art et faire recette, lui aussi ? Ce qui se réalise pour le mal ne peut-il se réaliser plus souvent pour le bien ?

« Nous faisons appel, également, à toutes les honnêtes gens, de toutes croyances, pour qu'ils exigent le respect de leur propre dignité et de l'avenir moral de leurs enfants. Nous voulons redire très fermement à nos fidèles qu'ils ont le devoir de conscience de ne pas assister à la projection d'un film qu'il faut « s'abstenir de voir par discipline chrétienne » (cote 5).

« Par contre, nous les invitons volontiers à choisir les films — nombreux dans notre production nationale — qui les rendront, selon le vœu de Pie XII, « plus joyeux, plus libres et meilleurs ».

MONTREAL (CCC) — Le Centre catholique national du cinéma, de la radio et de la télévision vient de publier un communiqué dans lequel il dénonce la vente et la diffusion des disques immoraux. Voici le texte intégral du communiqué :

« Le Centre catholique national du cinéma, de la radio et de la télévision déplore la diffusion sur le marché, et par certains postes de radio, de disques reproduisant des chansons, des monologues ou des dialogues de mauvais goût, quand ils ne sont pas franchement immoraux.

« Il faut certes se réjouir du progrès apporté dans la technique de diffusion elle-même, et de sa vogue dans les foyers et dans plusieurs endroits publics; le perfectionnement acquis offre en effet de nouvelles possibilités pour la formation du goût et pour d'enrichissants divertissements.

« Mais il est regrettable que des éditeurs, des importateurs et des vendeurs de disques, profitant de l'essor que connaît ce moyen de diffusion, lancent sur le marché des enregistrements condamnables aux points de vue moral et religieux. Il est encore plus déplorable de constater que des postes de radio accentuent l'influence de cette production dégradante.

« Toutes les personnes soucieuses de la moralité publique, celles en particulier qui ont la charge du bien commun, les groupements et les associations, et, d'une manière générale, le public consommateur, sont invités à poser les gestes devenus nécessaires, de manière à ce que le disque remplisse sans déchoir son rôle de culture et de sain divertissement. »

Le Courrier des Lecteurs

« Pourriez-vous m'indiquer la cote du livre d'Antoine Blondin, Un singe en hiver? » M.D.

— Cet ouvrage, qui a obtenu le Prix Interallié, en France, en 1959, est une brillante fantaisie humoristique. L'histoire tourne autour de la rencontre de deux ivrognes: l'un, Fouquet, déplore son vice, mais ne peut s'empêcher d'y céder; l'autre, Quintin, a pu le maîtriser grâce à l'emprise de sa femme. Mais le premier a décidé que Quintin s'enivrerait de nouveau, et toute l'histoire tient dans les trois semaines que dure la lutte entre les deux ivrognes. Fouquet finira par gagner la partie. Malgré cette triste fin, le roman n'est pas un plai-

doyer en faveur de l'alcoolisme. Il démontre seulement ceci: la difficulté, pour un ivrogne, de se guérir de son vice et la précarité d'une victoire en ce domaine. Cet ouvrage appelle cependant certaines réserves parce que le divorce et l'union libre y sont admis comme choses toutes naturelles.

* * *

« Un ami m'a prêté le dernier ouvrage que vient de couronner le Prix Fémina: Au pied du mur de Bernard Privat. Pourriez-vous me dire ce que vaut cet ouvrage? » E.M.

— La critique a été assez réticente pour accueillir cet ouvrage

portant sur un thème dont on a usé et abusé: la captivité 1940-45. Bernard Privat y raconte ses souvenirs de captivité qui ne sont guère réjouissants: il semble n'avoir observé que les petits côtés et les ridicules de ses compagnons de réclusion. A travers ces souvenirs de guerre, on devine un certain mépris des hommes, une philosophie de la vie assez désabusée qui n'est pas sans s'apparenter à l'existentialisme sartrien. Pour Bernard Privat, en captivité comme ailleurs, les hommes ne sont-ils pas toujours plus ou moins des fantoches acculés « au pied du mur »? Ce récit, souvent cruel, est raconté avec talent; il y a de l'humour et de la poésie dans ces pages; et le style en est plein de formules heureuses. Tout cela ne suffit pas à faire une œuvre forte de cet ouvrage dont la lecture convient plutôt aux adultes cultivés.

* * *

J'ai un travail à faire sur La nuit privée d'étoiles de Thomas Merton. Pourriez-vous me dire où je pourrais trouver des renseignements sur cet ouvrage? » E.L.

— Thomas Merton est le nom séculier du R.P. Louis, maître des novices en l'abbaye cistercienne de Gethsémani (Kentucky). Il nous a raconté son enfance, sa conversion, son entrée au monastère, dans un livre captivant qui fut et demeure un best-seller, et qui s'intitule en français: *La nuit privée d'étoiles*. Vous trouveriez, dans la revue *Mes Fiches* de février 1953, une excellente synthèse de cet ouvrage. La revue *Livres et Lectures* a également publié une appréciation sur cet ouvrage dans son numéro de novembre 1951.

AUX ÉDITIONS FIDES

MONTRÉAL ET PARIS

**Tout
pour les bibliothèques**

**LIVRES DE BIBLIOTHÉCONOMIE
FICHES DE CATALOGUES
ACCESSOIRES POUR BIBLIOTHÈQUES**

(fiches de catalogues, fiches pour l'organisation du prêt, pochettes)

CATALOGUES DE LIVRES CANADIENS ET EUROPÉENS

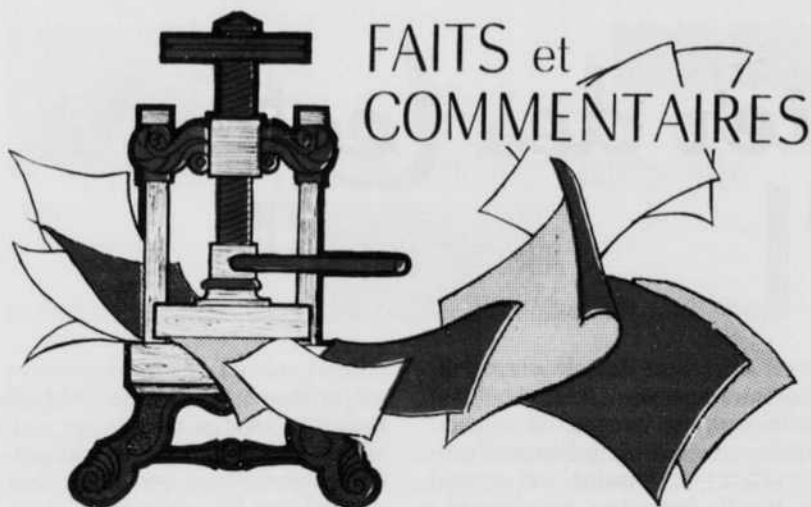
(classement par sujets ou selon l'âge des personnes auxquelles les ouvrages s'adressent)

— Renseignements, catalogues gratuits —

FIDES

SERVICE DE BIBLIOTHÈQUES
25 EST, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL — UN. 1-9621

FIDES



Parution du tome II de
l'Encyclopédie catholique
« Bilan du monde »

BRUXELLES (C.C.C.) — Aux Editions Casterman (Tournai et Paris) vient de paraître dans la collection *Eglise vivante*, le 2e volume de l'Encyclopédie catholique du monde chrétien *Bilan du Monde*.

Attendue depuis près de deux ans, la parution constitue, dans le domaine de l'édition, un événement d'importance. Cette encyclopédie envisage en effet de faire connaître l'Eglise à travers les multiples initiatives qu'elle met en œuvre dans un monde d'hommes concrets situés de façons bien diverses tant au plan de la géographie et de l'histoire qu'au niveau des problèmes politiques, économiques, sociaux et culturels. Le tome I de *Bilan du Monde*, paru en 1958, contenait les deux premiers panneaux du tryptique: l'Univers et les Groupes géographico-culturels. Le tome II qui vient de sortir de presse, consacré au 3e panneau, « Les pays », passe successivement en revue les 189 pays et territoires dont la liste a été établie par l'O.N.U., et pour chacun d'eux, un plan d'exposition très simple a été adopté: 1) Etat social et culturel: a) géographie; b) histoire; c) institutions politiques; d) démographie; e) vie économique et sociale; f) instruction et culture; g) religion. 2) L'Eglise catholique: a) histoire; b) situation actuelle; c) action religieuse, sociale et culturelle; d) prise de position de l'Eglise sur les questions actuelles; e) statistiques religieuses.

Ce qui frappe au premier abord en ouvrant ce volume, c'est l'extraordinaire richesse et l'extrême variété des renseignements fournis, qui constituent des données de première main et aussi récentes que possible pour qu'elles restent comparables.

— Une bourde de « Cité libre » —

Quand on parle de ce dont on ne sait pas le premier mot...

Dans son numéro d'avril dernier, la revue Cité libre a publié, sous la plume de Jean Paré, un article qui redonde de calembours et de calembredaines, sur une soi-disant « liste noire » du Livre de Poche, distribuée par Fides. A lire cet invraisemblable article où l'on jongle avec des mots plutôt qu'avec des idées et où l'on s'abaisse aux insinuations les plus malveillantes, on se demande si l'on n'a pas en main quelque papier malodorant des plumitifs les plus casse-cou de la presse la plus jaune...

Nous ne répondrons pas à cet article malhonnête et manifestement malveillant. Mais au cas où M. Paré serait en mesure de comprendre l'A.B.C. de la cotation morale, nous lui signalerons deux choses. D'abord que Fides n'a pas inventé une seule des cotes qu'il fustige avec plus de malice que d'à-propos. S'il se donne seulement la peine de consulter les revues françaises de bibliographie-conseil, il verra que, bien avant Fides, elles ont établi, pour les ouvrages du Livre de Poche, les cotes qu'il ne peut digérer. En outre, tous les éducateurs et les bibliothécaires savent que la cote morale n'indique pas par elle-même la valeur positive d'un ouvrage, en sorte qu'il faut être M. Paré pour comprendre qu'un ouvrage coté TB soit nécessairement à conseiller et qu'un ouvrage coté B? (appelle des réserves) soit voué aux enfers!

M. Paré se gausse de la politique adoptée par Fides de ne pas vendre, dans sa librairie qui est ouverte au grand public, les livres dangereux ou mauvais: « Fides Castro de la Censure », ironise-t-il... Il reste que cette politique qui ne doit rien à la facilité ni aux intérêts commerciaux est tout à l'honneur d'une œuvre d'apostolat et ce ne sont pas les ricanements des « castrophobes » qui y changeront quoi que ce soit.

La partie profane est traitée avec autant de soin que la partie religieuse. Les pays sont présentés dans l'ordre alphabétique, pour la facilité de la consultation, mais des tables en fin de volume les redistribuent par groupe géographico-culturel.

Le tome II du *Bilan du Monde* veut être, avant tout, un instrument de travail. L'éventail de ses utilisateurs sera extrêmement étendu. Ce ne sont pas seulement les responsables dans l'Eglise, prêtres ou laïcs, qui y trouveront leur compte, mais aussi le professeur, le syndicaliste ou l'industriel, et finalement tout chrétien qui, à la veille du Concile œcuménique, se sent particulièrement concerné par la situation de l'Eglise dans tous les pays du monde, à commencer par ce qui se passe chez lui. L'homme de la seconde moitié du 20^e siècle est invité à une action internationale de plus en plus structurée: *Bilan du Monde* l'aidera à jeter sur notre monde un regard précis, détaillé et concret, et d'une fidélité à toute épreuve. L'ouvrage a été réalisé en effet sous la direction du Centre de Recherches socio-religieuses dirigé par l'abbé Houtart, et du centre « Eglise Vivante » dirigé par les abbés Bruls et Frisque, avec le concours d'une brillante collaboration internationale

Quatre écrivains canadiens à l'honneur

Le 28 mars dernier, quatre écrivains se voyaient décerner la médaille du gouverneur général. Mgr Félix-Antoine Savard se méritait cet honneur avec *Le Barachois*, dans la section des œuvres de langue française ne relevant pas du domaine de l'imagination. On a attribué à M. André Giroux la médaille accordée au meilleur roman de langue française pour son ouvrage *Malgré tout la joie*. La médaille de poésie en langue anglaise est allée à M. Irving Layton, auteur de *Red Carpet for the Sun*. M. Hugh MacLennan a mérité la médaille de la section du roman en langue anglaise avec son ouvrage, *The Watch That Ends the Night*.

Deux autres médailles auraient pu être décernées: dans la catégorie des œuvres de langue anglaise ne relevant pas du domaine de l'imagination, et dans la catégorie des œuvres poétiques en langue française. Mais les œuvres soumises dans ces catégories n'ont pas été reconnues suffisamment méritantes par le jury.

C'est le gouverneur général lui-même, M. G. Vanier, qui a remis la médaille aux récipiendaires, au cours d'une brève cérémonie qui s'est déroulée à Rideau Hall.

Cette réception a été suivie d'un dîner au cours duquel le Conseil des Arts du Canada a remis une bourse de \$1,000 à chacun des gagnants.

Il faut signaler la double innovation qui marquait cette année la remise des médailles du gouverneur général. D'abord, c'est la première fois que des écrivains de langue française reçoivent cette distinction. La médaille n'était autrefois accordée qu'aux écrivains de langue anglaise. Cette nouvelle politique, on le conçoit sans peine, est de nature à favoriser une meilleure entente entre les deux groupes ethniques du Canada.

La seconde innovation est la bourse de \$1,000 accordée par le Conseil des Arts. Aucune récompense en argent n'était autrefois donnée aux heureux gagnants de la médaille. Or ce geste est de nature à favoriser nos écrivains dans la poursuite d'une carrière qui, chez nous, est bien rarement lucrative.

Point de vue...

En marge de l'éditorial publié par LECTURES en février

Nous reproduisons ci-dessous une lettre du R.P. A. Massé, s.j., en marge de cet éditorial. Après l'avoir lue, nos lecteurs pourront se référer à cet éditorial où des titres d'ouvrages sujets à caution sont cités à l'appui des avancés de LECTURES. En outre, nous tenons à dire que notre revue était représentée à la journée d'étude en question et que notre éditorial n'a pas été écrit à la légère. (N.D.L.R.)

« La revue *Lectures* publiait, dans sa livraison de février dernier (p. 162), un article intitulé: « La Responsabilité des éducateurs en matière de lectures ». On y critiquait une liste de livres canadiens distribuée aux participants d'une journée d'étude tenue, le 7 février, en la salle du Gesù. On commettait

d'abord l'erreur d'attribuer le patronage de cette journée à l'A.C.B.F., alors qu'elle fut organisée par la seule section des jeunes de la dite association. Puis, on mettait en garde contre la liste distribuée: ce « fouillis d'ouvrages ordonnés au petit bonheur » — la liste « a-t-elle été dressée à coup (sic) de

catalogues? » — ose « conseiller aux étudiants des livres d'une valeur plus que douteuse », sous le prétexte que « ces livres sont dans le commerce, qu'on les annonce partout et que l'étudiant pourra se les procurer à la librairie du coin ». Pour n'avoir pas à taxer d'injustice l'A. de cet article anonyme, nous

supposerons qu'il n'a pas participé aux délibérations de la journée et que la liste lui a été remise imprudemment. Pour son bénéficiaire et celui des lecteurs qu'il a mal informés, aussi pour rendre justice à l'A. de la bibliographie, nous reproduirons simplement la présentation qui en fut faite au cours de la journée:

Cette liste ne contient pas nécessairement les meilleures œuvres de notre littérature. Elle est une simple classification d'un certain nombre de volumes — romans, contes, recueils poétiques, pièces de théâtre, — parus surtout entre 1900 et 1950. Quelques-uns seulement appartiennent à la dernière décennie; nous avons cru bon de les ajouter à cause de la vogue qu'ils ont connue, ou connaissent actuellement.

Nous avons, le plus souvent possible, indiqué la dernière édition de l'ouvrage, nous aidant pour cela de la Bibliographie du roman canadien-français (1900-1950) de M. Antonio Drolet et des catalogues des librairies.

Cette liste a été dressée avec la collaboration de cinq professeurs (de versification, belles-lettres et rhétorique) et d'un bibliothécaire. Nous avons établi notre choix en fonction du niveau littéraire des différentes classes et nous avons tenu compte de la portée morale des volumes. Ce choix est nécessairement subjectif. Il revient aux professeurs et aux bibliothécaires de l'adapter aux conditions particulières de leur milieu et au programme de leur collège. Puisse cette liste bien imparfaite être utile!

Qu'on relise maintenant l'article de février; on constatera facilement jusqu'à quel point il est inexact, voire injuste. Les participants de la journée du sept février l'avaient déjà, nous en sommes sûr, remarqué et déploré. »

Armand Massé, s.j., Président,
Section des Jeunes de l'A.C.B.F.

Le Grand Prix Catholique de Littérature est attribué à Jean Pellegrini

PARIS (C.C.C.) — Le Grand Prix Catholique de Littérature a été attribué pour la sixième fois. Le lauréat de cette année est M. Jean Pellegrini, pour son livre: *Les oliviers de la justice*. M. Pellegrini appartient au monde du cinéma et a notamment joué dans un film récent de Robert Bresson: *Le pickpocket*.

Le Grand Prix Catholique de Littérature est attribué chaque année sous le patronage de l'Association des écrivains catholiques et de la revue *Ecclesia*. D'une valeur de 1,000 nouveaux francs, il couronne,

sans distinction de genre, soit un livre récent, soit, à l'occasion d'un livre nouveau, l'ensemble de l'œuvre d'un auteur.

Le Jury est composé de MM. Daniel-Rops, Robert d'Harcourt, François Mauriac et du Duc de Levis-Mirepoix, tous de l'Académie Française, de Mmes Jeanne Ancelet-Hustache et Geneviève Duhamel, de MM. Jean-Jacques Bernard, Louis Chaigne, Luc Estang, André George, Jacques Hérissey, Jacques Madaule, Abel Moreau et Henri Quéffelec.

L'Éducateur avisé commande

Livres de
Bibliothèques
Scolaires

Livres de
Récompenses
Scolaires

Aux ÉDITIONS FIDES

Montréal et Paris

UN CHOIX UNIQUE

Près de 4,000 titres d'ouvrages canadiens et européens sur tous les sujets, pour les élèves et les étudiants de tous les degrés.

Catalogues pratiques envoyés sur simple demande



MONTREAL, P.Q. — 25 est, rue Saint-Jacques	Tél. UN. 1-9621
AMQUI, P.Q. — Boulevard Saint-Benoit	Tél. 285
RIMOUSKI, P.Q. — 62c, rue de l'Evêché	Tél. RA. 3-8521
RIVIERE-DU-LOUP, P.Q. — 456, rue Lafontaine	Tél. UN. 2-3561
THETFORD, P.Q. — 21 est, rue Saint-Joseph	Tél. FE. 5-2084
SAINT-BONIFACE, Man. — 135, ave Provencher	Tél. CH. 7-1735
PARIS (6e) (France) — 3, rue Félibien	Tél. MED. 2571

A Montréal, terrain de stationnement gratuit
à l'arrière de l'immeuble Fides
(Angle des rues Saint-Gabriel et des Fortifications)

**Procurez-vous
Offrez**

L'Abatis

par

Mgr Félix-Antoine Savard

"L'hymne le plus enthousiaste et le plus émouvant qu'on ait jamais composé à la gloire de la terre française du Québec" (Maurice Lebel, *L'Enseignement secondaire*)

158p. Dessins d'André Morency

VERSION DEFINITIVE

— **Edition sur papier Louvain antique** (Coll. du Nénuphar)

\$2.00 (par la poste **\$2.10**)

— **Edition de luxe** (papier simili-toile, exemplaires numérotés et autographiés)

\$3.00 (par la poste **\$3.10**)

Une édition

FIDES 25 est, rue St-Jacques
Montréal UN. 1-9621

INDEX DES AUTEURS

- ABRAHAMS (P.), p. 247
ANDRO (J.-C.), p. 247
ARNAU (F.), p. 247
BARTOK (J.), p. 247
BECQUE (L.), p. 240
BENOIT (R.), p. 239
BOSCO (H.), p. 246
BOUCHARD (T.-D.), p. 231
CALDWELL (T.), p. 247
CHABRIER (A.), p. 244
CHAUVIN (R.), p. 240
CHRISTENSEN (S.), p. 247
CONCHON (G.), p. 247
DABADIE (J.-L.), p. 247
DANIEL-ROPS, p. 245
DENUZIERE (M.), p. 247
DESROCHERS (A.), p. 228
DU BOS (C.), p. 247
EN COLLABORATION, *Albert Béguin*, p. 245
EN COLLABORATION, *Le péché*, p. 234
EN COLLABORATION, *Tête d'or et les débuts littéraires*, p. 243
EVANS (J.), p. 247
EXBRAYAT (C.), p. 247
FERRIERE (J.-P.), p. 247
FLEISCHMAN (T.), p. 247
FRANCILLON (C.), p. 247
GANDON (Y.), p. 247
GANN (E. K.), p. 247
GARDON (V.), p. 247
GARNIER (C.), p. 247
GERBAULT (J.-M.), p. 247
GODEAU (M.), p. 243
HARDY (R.), p. 247
HORATCZUK (M.), p. 241
HOULE (D.), p. 246
JAMET (H.), p. 247
JARDIN (C.), p. 247
JAUNIERE (C.), p. 247
LA VARENDE, p. 247
MARILL-ALBERES (F.), p. 244 et p. 247
MARITAIN (J. et R.), p. 232
MERCURE (N.), p. 247
MILLER (M.), p. 247
MIRANDA (L.), p. 247
MOSCOW (A.), p. 247
MURRAY (M.), p. 247
NEVILLE (E.), p. 247
PEYRAMAURE (M.), p. 247
PINEAU (C.), p. 247
RASMUSSEN (G.), p. 247
RUFFRAY (P. de), p. 247
RUMILLY (R.), p. 238
SAINT-VALLIER (Mgr de), p. 236
SAINT-AVIT, p. 247
SILVA (V. de), p. 236
SLAUGHTER (F. G.), p. 247
THERIO (A.), p. 237
TOMASI DI LAMPEDUSA (G.), p. 247
TOURNIER (J.), p. 247
URIS (L.), p. 247
VERITE (M.), p. 246
VEXIN (N.), p. 247
VIDALIE (A.), p. 247
WALSER (M.), p. 247
WELLMAN (P.), p. 247

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE
ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — Un. 1-9621

Direction: R.P. Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction: Rita LECLERC

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

Abonnement annuel: \$2.00

Le numéro: \$0.20

Publication approuvée par l'Ordinaire



Travail et Loisir

BIEN des dessins satiriques anti-américains représentent comme symbole de la civilisation américaine l'Oncle Sam brandissant un dollar. Il y a plus d'ignorance que de malice dans ce cliché. De fait, ce n'est pas l'argent, c'est le travail qui règne sur la civilisation américaine.

Chacun travaille, et travaille dur. En ce sens tous les Américains sont fondamentalement égaux, en tant que population adonnée au travail (et chargée du fardeau des hypothèques et des systèmes d'achat à crédit). Ils travaillent pour gagner leur vie et, après leur labeur quotidien, s'attendent encore à toutes sortes de tâches — ouvrages d'artisanat, travaux d'amélioration de leurs maisons, quand ils ne les construisent pas de leurs mains. [...] Ils sont plus fiers de leurs hobbies, de leurs travaux d'amateurs, que de leur job.

La civilisation américaine met ainsi l'accent sur la dignité du travail et sur la fécondité du travail transformant la matière et la nature. Ce sont là des vérités de base, en dépit de tout le tapage que l'âge moderne fait à leur sujet, — des vérités qui importent essentiellement à l'homme et à la société, et que les anciennes civilisations avaient méconnues à un degré ou à un autre.

* * *

Oui certes. Et malgré cela le fait demeure qu'un certain ennui général est causé par cette primauté absolue du travail et la méconnaissance de la valeur humaine du loisir. C'est là le revers de la médaille.

Considérons l'attitude américaine à l'égard du temps. On trouve en Amérique, me semble-t-il, une certaine horreur pour toute espèce de temps qu'un homme pourrait avoir à sa disposition afin de ne rien faire. La grande valeur et l'efficacité qu'il y a à rester oisif et à s'attarder dans ses rêves est peu appréciée dans ce pays. On pourrait se demander, par exemple, si les « réunions de comité » et tous les fléaux administratifs semblables qui se succèdent sans fin n'ont pas été inventés pour empêcher les professeurs, une fois qu'ils ont fini leurs cours, d'avoir aucun temps libre pour le désœuvrement, — c'est-à-dire pour penser à loisir et poursuivre leurs recherches personnelles.

Il faut bien reconnaître que l'amitié demande beaucoup de temps perdu et beaucoup de désœuvrement; la pensée créatrice demande beaucoup de désœuvrement. Le loisir constitue ainsi un sérieux problème pour la vie américaine, parti-

Dans ses *Réflexions sur l'Amérique* qu'il publiait chez Fayard, en 1958, Jacques Maritain émettait des jugements fort pertinents sur la psychologie et les mœurs des Américains. Nous en extrayons ces propos où les Canadiens pourront se reconnaître tout comme nos voisins d'outre quarante-cinquième...

culièrement si l'on considère le progrès social et technique, l'automation par exemple, qui abrège de plus en plus les heures de travail dans l'industrie.

Il importerait que les moments de loisir soient occupés d'une manière réellement profitable à l'homme et non pas entièrement captés par cette espèce de passivité stupéfiante qu'engendrent le plus souvent le cinéma ou la télévision. Tant qu'un nouvel état d'esprit ne se développera pas, comportant une certaine dose d'épicurisme spirituel, la qualité du loisir dans le monde moderne ne sera pas au niveau de la qualité du travail.

S'il est vrai, comme le pensaient Aristote et Thomas d'Aquin, que l'homme ne peut se passer d'une certaine quantité de délectation, en sorte que lorsqu'il est privé des délectations spirituelles, il passe aux délectations charnelles, comment être étonné que partout dans le monde moderne, si nulle flamme supérieure n'est allumée, la masse de l'humanité soumise à l'ennui du travail général mathématisé devienne naturellement victime de l'obsession sexuelle? [...]

L'homme n'aura jamais assez de moments de loisir pour faire l'expérience des joies de la connaissance, de l'art et de la poésie, du dévouement à de grandes causes humaines, de la communion avec autrui dans les rêves et les anxiétés de l'esprit, de la conversation silencieuse avec soi-même et de la conversation silencieuse avec Dieu.

Le travail, qui est une nécessité fondamentale de notre existence, n'est pas une fin en lui-même. Nous travaillons afin d'améliorer la vie humaine. Mais est-ce que cette amélioration même, en nous et dans les autres, consistera seulement à travailler encore et à travailler davantage? Ou bien consistera-t-elle à atteindre quelque possession supérieure, en laquelle nous trouverons notre repos? Il y a bien des sortes de repos. La paresse est péché. L'amusement est bon, mais moins bon que le travail. Certaines formes de repos, dans lesquelles l'esprit est suprêmement actif, et atteint, si imparfaitement que ce soit, quelque réalisation de l'immortalité par son contact avec la vérité ou la beauté, ou avec l'Amour éternel, sont meilleures que le travail.

Les formes les plus élevées du loisir ne sont plus loisir mais acte à l'état d'achèvement. Et la forme la plus haute est l'activité contemplative. « Arrête, et vois que je suis Dieu. »¹

1. Ps. 45, 11.